

LETTRES D'ÉRASME A EUSÉBIE

ou

VOYAGES ET TRIBULATIONS D'UN CHANOINE RÉGULIER, CURÉ
FRANÇAIS ÉMIGRÉ, A TRAVERS LA BELGIQUE, L'ALLEMAGNE
ET LA POLOGNE, DE 1791 A 1797

CHAPITRE PREMIER

Le prieur-recteur de Boqueho.

L'ARRIVÉE A BRESLAU. — EUSÉBIE ET ÉRASME. — HERVÉ-JULIEN
LE SAGE, PRIEUR-RECTEUR DE BOQUÉHO. — LA RÉVOLUTION ET LA
CONSTITUTION CIVILE. — LA FUITE.

I

Le 25 août 1796, un religieux français, fuyant devant les armées victorieuses de la République, et repoussé comme indésirable par les villes impériales, et par les princes allemands, qui fermaient leurs territoires aux émigrés, arrivait à Breslau, capitale de la Silésie, épuisé de fatigues, et portant sur son dos toute sa fortune, tel le philosophe Bias, dans le sac qu'il s'était taillé lui-même dans une paire de vieilles culottes. L'abbé du monastère de Saint-Vincent, de l'ordre des Prémontrés, auquel il appartenait, l'invita poliment, après quelques minutes d'audience, à continuer sa route, et le malheureux, ne sachant où diriger ses pas, demanda à la police un passeport pour Varsovie, qui alors dépendait de la Prusse.

Plus compatissant, un tailleur luthérien lui procura un gîte pour la nuit, et, le lendemain, le dissuada de reprendre immédiatement la route de la Pologne : « Que n'allez-vous plutôt à Czarnowantz, lui dit cet honnête Silésien, c'est un

couvent de religieuses de votre ordre, à 10 ou 12 milles d'ici (74 à 88 kilomètres) ⁽¹⁾. Si on ne vous y garde pas, au moins vous pourrez vous y reposer une ou deux semaines... et vous vous trouverez tout frais en arrivant en Pologne ».

Le proscrit suivit ce conseil et trouva dans cette modeste maison, à l'écart des grands chemins, et bien différente comme aspect des abbayes souveraines dont il sortait, l'accueil le plus honnête et le plus encourageant. Une des religieuses, touchée de ses malheurs, intercédâ pour lui, et parvint, non sans peine, à décider la communauté et son supérieur ecclésiastique à subvenir aux besoins de l'exilé.

Intéressée par les aventures de son protégé, elle lui en demanda le récit détaillé et c'est de cette circonstance qu'est né le manuscrit intitulé : *Lettres d'Erasmus à Eusébie, ou mémoires et voyages d'un chanoine régulier, curé français émigré*, qui fait l'objet de cette étude. L'ensemble forme deux volumes, de plus de 600 pages, composés chacun de plusieurs cahiers, couverts d'une écriture serrée, et est actuellement la propriété de M. l'abbé E. May, chevalier de la Légion d'honneur, recteur de Saint-Quay-Perros, petit-neveu de l'auteur ⁽²⁾, qui a bien voulu nous confier ce précieux souvenir de famille. Qu'il me soit permis de lui en témoigner ma plus vive gratitude !

Tout dans ce travail, « imposé par l'amitié et rempli par la reconnaissance » ⁽³⁾, n'est pas d'un égal intérêt. Ecrivant

(1) Le mille allemand vaut 7416 mètres.

(2) M. l'abbé May nous a aussi communiqué une liasse de papiers concernant son grand-oncle : lettres testimoniales, suppliques, extraits collationnés des registres officiels, etc... dont nous avons fait usage.

Le premier volume du manuscrit comprend deux cahiers : 1^o *Dissertation sur les causes de la Révolution*; 2^o *Séjour en France et départ pour l'exil* (X lettres) et *Voyage en Belgique* (XXI lettres), pp. 1 à 276.

Le deuxième volume est divisé en trois cahiers, dont le premier seul est paginé : 1^o *Voyage en Allemagne*, pp. 1 à 162 (XXV lettres, dont les deux dernières ont trait à Boqueho et à Beauport); 2^o *Voyage en Suisse* (XI lettres); 3^o *Voyage du Rhin en Pologne* (XVII lettres).

(3) *Lettres d'Erasmus*, t. II, Conclusion. Toutes les citations faites au cours de ce travail, et que n'accompagne aucune référence, sont empruntées au manuscrit.

pour une étrangère, l'auteur a cru utile de se livrer à des digressions historiques empruntées à l'honnête Fleury, ou à des considérations philosophiques et politiques sur les causes de la Révolution française, inspirées de Barruel et de Feller ⁽⁴⁾ et devenues banales aujourd'hui; mais, ces hors-d'œuvres écartés, les mémoires d'Erasme, rédigés sous forme de lettres, à Czarnowantz même, peu après les événements relatés, et à l'aide de notes prises au cours de ses voyages, par un observateur attentif, et de peu d'imagination, ainsi que l'attestent les versions à peu près identiques, qu'après plusieurs années d'intervalle il donne du même fait, constituent, en même temps qu'une autobiographie, un document très curieux sur la vie du clergé insermenté à l'étranger, et sur les couvents de la Belgique, de l'Allemagne du sud et de la Pologne, à la fin du XVIII^e siècle.

Eusébie, la destinataire, était une religieuse autrichienne, de quelques années son aînée, personne d'un esprit très cultivé, comme le montrent les différents sujets traités par son correspondant. Elle appartenait à une famille noble, mais peu fortunée, que la mort prématurée de son chef avait privée de son soutien. L'impératrice Marie-Thérèse, au service de laquelle il était, s'était chargée de l'éducation des enfants. Eusébie, quittant la cour, était entrée dans un couvent de chanoinesses prémontrées à Prague, puis, lorsque sa maison avait été supprimée à la suite des réformes de l'empereur philosophe Joseph II, elle n'avait pas hésité, pour continuer à vivre sous la règle de Saint-Norbert, à se réfugier dans le couvent de Czarnowantz, en territoire prussien, où cette fine Autrichienne, d'éducation soignée, dut se trouver plus d'une fois dépaysée au milieu des rudes Silésiennes, parmi lesquelles elle s'était condamnée à vivre.

(4) Pendant son séjour en Belgique, Erasme, bien que gallican, collabora au *Journal historique et littéraire*, que l'ex-jésuite François-Xavier de Feller publiait à Liège.

Quant à Erasme, c'était un chanoine régulier de Beauport⁽⁵⁾. Un pastel que possède M. l'abbé May nous le montre en costume de chanoine de Saint-Brieuc, car c'est ainsi qu'il devait finir, le front haut, couronné de cheveux blonds, l'œil bleu, plein de vivacité et pétillant de malice, le nez droit aux narines largement ouvertes, les lèvres minces et railleuses, avec un certain air de satisfaction, car il avait conscience de ses talents. De l'illustre humaniste dont il a pris le nom, non sans quelque prétention, il possédait l'amour désintéressé de la science, la curiosité intellectuelle et l'humeur satirique, et, bien que son style soit parfois inégal et souvent gâté par la recherche trop sensible du trait d'esprit, et par un certain verbiage, rançon de sa facilité, on y trouve un peu de cette vivacité et de ce mélange d'amertume et d'ironie, de légèreté et de vigueur, qui ont contribué au succès des pamphlets du philosophe de Rotterdam.

Né à Saint-Nicolas d'Uzel, le 27 avril 1757, de Maurice et de Mathurine Bannier, Hervé-Julien Le Sage fit ses humanités au collège de Saint-Brieuc⁽⁶⁾. Sa famille le destinait

(5) Sur Beauport, cf. GESLIN DE BOURGOGNE et DE BARTHÉLÉMY, *Anciens évêchés de Bretagne*, t. IV, Saint-Brieuc, 1864. — J. MORVAN, *L'abbaye de Beauport*, dans *Bulletins et Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*, t. LII, 1921. — Sur les Prémontrés, cf. HELYOT, *Histoire des ordres monastiques*, Paris, 1721, 7 vol. in-4°; t. II, pp. 156 et suivantes.

(6) De nombreuses notices ont été déjà publiées sur Le Sage, notamment dans les *Biographies universelles* de Feller, Weiss, Hoefer, etc.;... elles procèdent toutes de l'article nécrologique que lui a consacré l'*Ami de la Religion*, dans son numéro du 29 septembre 1832. La dernière en date a paru sous la signature d'A. THOUVENIN, dans le fascicule LXX-LXXI du *Dictionnaire de Théologie catholique*, in-4°, Paris, 1926. Elle reproduit fidèlement les erreurs et les fautes d'impression de ses devancières. La seule correcte est celle de P. LEVOT, *Biographie bretonne*, 2 vol. in-4°, 1857, Paris-Vannes. L'auteur a eu entre les mains les papiers et les mémoires de Le Sage, ce qui ne l'a cependant pas empêché, à propos du séjour en Belgique, de confondre l'abbaye de Tongerloos avec celle d'Everbode. La meilleure liste des œuvres imprimées de Le Sage est également celle que donne Levot.

Parmi ses inédits, il existait encore en 1857 trois forts manuscrits in-8° intitulés : *Mémoires sur les événements et affaires ecclésiastiques du diocèse de Saint-Brieuc depuis 1786*. L'un de ces volumes est actuellement aux archives de l'évêché de Saint-Brieuc. Plusieurs extraits en ont été donnés par la *Semaine religieuse de Saint-Brieuc* au cours des années 1891 et 1892. Les appréciations et les critiques du spirituel, mais trop caustique chanoine, souvent malveillantes jusqu'à l'injustice, rendent la publication intégrale de son travail très difficile.

au barreau, profession pour laquelle il se sentait « une répulsion invincible », et, à l'âge de 20 ans, il entra à l'abbaye de Beauport de l'ordre des Prémontrés, ou chanoines réguliers de Saint-Augustin, fondé par saint Norbert, « démarche, dit-il, qui ne trouva pas un seul approbateur parmi ses amis même ».

Quatre ans plus tard, après avoir fait sa profession, il recevait à Tréguier, le 31 mars 1781, les quatre ordres mineurs et le sous-diaconat et, à l'ordination de septembre, le diaconat. Le 22 décembre, il était ordonné prêtre à Saint-Brieuc (7).

Malgré ses goûts studieux et son amour de la retraite, il devait peu après quitter Beauport : la paroisse de Boqueho, au diocèse de Tréguier, l'un des 13 prieurés-cures de l'abbaye, s'étant trouvée vacante, il y fut nommé au début de 1783, par Mgr Le Mintier, de qui dépendait accidentellement ce bénéfice (8).

Ce ne fut pas sans regrets qu'il quitta les bords de la Manche pour les rives du Leff et les landes de Marc'halla. Bien qu'il n'eût rien d'un romantique, le jeune religieux n'avait pas été sans ressentir le charme de Beauport, et, s'il est un lieu auquel il pensa souvent pendant son exil, c'est celui où il fit son apprentissage monacal. Le vallon et l'étang de Beauport, sa magnifique église, ses jardins et ses deux étangs de mer, qu'une digue de près de 1.500 mètres protégeait contre les flots, la colline de Plouézec et la chapelle Sainte-Barbe, auprès de laquelle il aimait à se retirer pour lire, pour méditer, et pour

(7) Lettres d'ordination. Papiers de M. May.

(8) Le registre d'insinuation de l'évêché de Tréguier pour 1783 manque aux Archives départ. des Côtes-du-Nord. Le Sage, dans une lettre de 1790, se dit prieur de Boqueho depuis février 1783. Ce bénéfice rapportait à l'abbaye 767 livres, sur lesquels il laissait au prieur 250 livres, comme supplément de pension, et lui abandonnait les prémices estimées à 500 livres; en réalité beaucoup moins, dit le P. Le Sage. La fabrique, par contre, avait des revenus assez considérables, évalués à 22 boisseaux 1/2 de seigle, mesure de Saint-Brieuc, et 574 l. 4 s. en argent, sans compter de nombreuses fondations. Cf. Arch. dép. des Côtes-du-Nord L (V), 4. Déclaration d'Hervé-Julien Le Sage.

contempler le large et les îlots qui gardent l'entrée de la baie de Paimpol, sont des objets qu'il évoque avec complaisance et dont il garde la nostalgie; même pour les dépeindre, son style sec et raisonneur se colore et s'anime.

D'autre part, il se sentait peu fait pour le ministère paroissial. Lorsqu'il pensa la première fois à la vie religieuse, il avait voulu entrer chez les Bénédictins, « un confesseur ignorant et cagot » l'en détourna, sous prétexte de jansénisme; il choisit alors les Prémontrés, décision qu'il regrettera, dit-il, souvent dans la suite.

Devenu pasteur de village, il sut faire violence à ses goûts et s'adapter à sa situation nouvelle. Prêtre zélé, attaché à ses devoirs d'état, il prit à cœur ses fonctions et ne tarda pas à acquérir un grand ascendant sur ses paroissiens. Destiné, selon toutes probabilités, à passer sa vie à Boqueho, il entreprit d'en faire un séjour aimable. Il pava et orna l'intérieur de l'église, bâtie au début du XVIII^e siècle par un autre prémontré, « architecte fameux », aménagea confortablement son presbytère, le tapissa de « papier bariolé tendu sur toile », dont la dépense ne fut pas sans lui causer ensuite quelques remords. Il planta son jardin des espèces fruitières les mieux choisies et de toutes les fleurs appropriées au climat et le transforma dans le goût de l'époque avec charmilles, tonnelles, labyrinthe de verdure, grotte, « sofa de gazon », dessins de coquillages, etc.

Sa jolie demeure, « qui a plus d'une fois fait jurer les paysans », et qu'ont convoitée les officiers généraux de la marine, qu'il avait l'honneur d'y recevoir⁽⁹⁾, lui était devenue chère, et il comptait bien y finir ses jours, entre son chien « Coco », nourri à la viande et au café, son fidèle Jean et sa servante la Brette, avec ses chers livres et la visite de quelques amis de choix, lorsque la Révolution

(9) Boqueho se trouvait en effet sur la route de Brest à Lorient, par Châteaudren et Pontivy. Cf. OGÉE, *Atlas itinéraire de Bretagne*, Nantes, 1769.

vint troubler ses rêves et le jeter, sans appui et sans argent, sur les grands chemins des Pays-Bas et de l'Allemagne.

II

Au début, notre « moine philosophe », comme il s'appelle lui-même, salua avec enthousiasme, ainsi que la plupart des prêtres du second ordre, l'aurore des temps nouveaux, et, à la première formation des municipalités, en janvier 1790, il fut élu maire par ses paroissiens.

Le vote et l'application de la Constitution civile dissipèrent ses illusions et, par une lettre ouverte à son collègue et voisin, le prémontré J.-M. Delaunay, prieur-recteur de Plouagat-Châtelaudren, député du clergé de Tréguier, il fut l'un des premiers à protester contre la nouvelle organisation religieuse ⁽¹⁰⁾. Le 27 février 1791, invité à prêter le serment, il s'y refusa, en invoquant la Déclaration des droits de l'homme, et donna sa démission de maire ⁽¹¹⁾.

Il ne se contenta pas d'exiger l'insertion au registre des délibérations du conseil général de la commune du discours prononcé à cette occasion, mais jusqu'à son remplacement, il ne cessa de combattre en chaire la Constitution civile : « Je suis prêt à céder à mon successeur constitutionnel mon traitement, ma maison et l'accès de votre église, mais je suis et reste l'unique pasteur légitime de ceux... qui voudront persévérer dans la communion de l'Église romaine. L'évêque élu au département ne sera ni le mien, ni le leur, mais nous resterons unis à celui que nous donna l'Église.

» Nous ne vivrons pas moins en paix avec le curé constitutionnel, et avec ceux qui voudront s'attacher à lui et à M. Jacob, son évêque. Mais nous n'aurons avec eux aucune communion ».

(10) *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré*. Broch. in-8°, 1790.

(11) Extr. des délib. de la municipalité de Boqueho, 27 février 1791. Papiers de M. May.

• Cependant, il ne brûle pas encore tout ce qu'il a adoré, et se déclare toujours « patriote ». Annonçant à un administrateur du district de Saint-Brieuc l'envoi du procès-verbal de son refus de serment et de celui de son vicaire, il ajoute : « Ni l'un ni l'autre n'ont juré. Le premier promet bien de ne le faire jamais; il promet aussi d'être toute sa vie un excellent citoyen, un ami sincère de la Révolution. Il n'y a que la fatale Constitution civile que sa conscience ne peut digérer, quelque effort qu'il fasse pour la former et pour l'instruire ⁽¹²⁾ ».

Ces déclarations du P. Le Sage furent jugées insuffisantes, et le département, le district et le club de Saint-Brieuc, craignant son influence, le signalèrent parmi les réfractaires « entêtés et fanatiques », dont le remplacement immédiat s'imposait.

L'assemblée électorale du début de juin nomma curé constitutionnel de Boqueho, un de ses anciens vicaires, avec qui il avait eu maille à partir l'année précédente, Pierre Hervé, originaire d'Hénon. Sans s'émouvoir, le recteur-prieur prévint les fidèles que désormais il célébrerait les offices dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, bel édifice, aujourd'hui passablement délabré, situé au pied de la colline de Marc'halla. A proximité, se trouvait une jolie maison de campagne, dont le propriétaire, habituellement absent, lui avait accordé la jouissance de trois chambres et du jardin, sa vie durant, « sans autre loyer qu'un remerciement ». Il s'y transporta le 12 juin, jour de la Pentecôte; mais il ne devait pas y passer une semaine entière.

Lorsque, le même jour, l'intrus, escorté par des gardes nationaux de Saint-Brieuc, vint prendre possession de l'église paroissiale, il ne trouva pour témoins de son installation que deux ou trois personnes « de la dernière canaille ». Les officiers municipaux même, après avoir rempli leurs fonctions, le laissèrent commencer l'office pour

(12) Arch. dép. des Côtes-du-Nord, L (V), 4. Lettre du 4 avril 1791.

se rendre, ainsi que le reste des habitants, à Notre-Dame-de-Pitié⁽¹³⁾.

III

Dénoncé au district par le constitutionnel, furieux de cette concurrence, décrété de prise de corps par le tribunal, le P. Le Sage prit le large, et, du fond de sa retraite, écrivit son apologie, sous le titre de *Mémoire justificatif*⁽¹⁴⁾, qui ne fit qu'exciter davantage la colère des patriotes. Prévenu qu'un assignat de 500 l. était promis à qui le ferait prendre, et qu'on parlait déjà de le « lanterner par provision », il se décida à émigrer. Le zèle de ses amis s'employa à assurer sa fuite, ils lui fournirent quelque argent, car il en était totalement démuné, pour faire face aux premières nécessités, et organisèrent son passage à Jersey.

Par une nuit de juillet 1791, il s'embarqua avec quelques compagnons, au pied du château de Pommorio, en Trévéneuc⁽¹⁵⁾, sur un bateau de pêche, qui les déposa aux îles Saint-Quay, où un bâtiment anglais devait venir les prendre.

Ce fut en vain qu'ils attendirent : l'anglais ne parut pas, et ils passèrent 40 heures sur leur flot, dans les plus mortelles inquiétudes, cachés dans les rochers, les pieds dans l'eau, par crainte des barques qui pêchaient aux alentours, avec, pour toute nourriture, un morceau de pain noir que le marin leur avait vendu, et les coquillages qui se trouvaient avec abondance sous leurs pas. Aussi, deux de ses compagnons, qui émigraient par mode, renoncèrent à leur entreprise.

(13) Sur ces remplacements, cf. notre ouvrage, *L'Esprit public dans les Côtes-du-Nord*, in-8°, Saint-Brieuc, 1921, pp. 134, 135.

(14) Impr. de 14 pages, Saint-Brieuc, s. d.

(15) HABASQUE, *Notions historiques... sur le littoral du départ. des Côtes-du-Nord*, 3 vol. in-8°, Saint-Brieuc, 1832-1836, t II, p. 440, en note.

• Le chevalier T..., dont il esquisse la plaisante caricature, fut plus persévérant et l'aida par ses rodomontades à la patience : « Si une large épée de Damas, une paire de grands pistolets, le bras d'un Hercule, l'accoutrement d'un boucanier, l'éloquence mâle du plus énergique dragon, avec l'air et la voix d'un loup-garou, suffisaient pour opérer une contre-révolution complète, certes il était très inutile de former des coalitions et de faire marcher des armées. On pouvait s'en reposer avec assurance sur (lui). Les patriotes n'avaient brûlé ni son château, ni ses archives..., le zèle noble et généreux de la bonne cause... faisait (seul) courir à Coblençe ce nouveau Gautier-sans-Avoir, qui protestait, avec des serments horribles, qu'après qu'il y serait arrivé, on verrait bientôt en France les choses prendre une autre marche.

» Son plan était simple, sa méthode expéditive. Il ne s'agissait que de sabrer à droite et à gauche, toujours marchant droit sur Paris, et, là encore, de sabrer sans miséricorde, jusqu'à ce qu'on eût écharpé les jacobins, et mis en fuite l'Assemblée nationale. On sabrera ensuite les démocrates de province qui ne donneront pas des signes certains de repentance. Nous rétablirons le roi sur son trône et reviendrons en Basse-Bretagne chasser des lièvres. L'expédition sera finie...

» Il se reprochait comme la perte d'un temps précieux le séjour forcé que nous fîmes sur ce rocher ».

Enfin, le pêcheur, qui les avait déposés là, revint avec un plus grand bateau, et, moyennant 10 écus par tête, les conduisit à Jersey, où ils débarquèrent après huit heures de traversée, le 18 juillet 1791.

Le recteur de Boqueho y trouva son évêque, Mgr Le Mintier, et un certain nombre de compatriotes, mais sans s'attarder près d'eux, il prenait, trois jours après, le premier paquebot pour l'Angleterre. Son projet était, en effet, de chercher un établissement dans les Pays-Bas autrichiens,

auprès de ses frères en Saint-Norbert, à qui, avant son départ de France, il s'était fait recommander par l'abbé général de l'ordre.

CHAPITRE II

Sur les chemins de l'exil.

DE JERSEY A DOUVRES. — LES PAYS-BAS AUTRICHIENS. — LE GOÛT DES VOYAGES. — L'ABBAYE DE GRIMBERG. — LA THÉBAÏDE D'EVERBODE. — LES BELGES. — LE CLERGÉ SÉCULIER ET RÉGULIER.

I

En compagnie du chevalier T..., qui s'était attaché à ses pas, le P. Le Sage essuya entre Jersey et l'Angleterre une violente tempête, dont il a laissé un récit amusant mais visiblement inspiré de Rabelais, « un espèce de fou », dit-il, qu'il cite de mémoire.

« Chacun faisait son *in manus...* Le Paladin priait et ne jurait plus... » Quant à lui, à l'exemple de Panurge, il enviait le bonheur « du jardinier qui plante choux : il a un pied en terre et l'autre n'en est éloigné que d'un fer de bêche ! »⁽¹⁶⁾. Le soleil enfin dissipa les nuages, pour lui permettre de contempler les blanches falaises de l'île de Wight et de débarquer sain et sauf à Southampton.

La voiture publique le mena en 24 heures à Londres. L'apparence de richesse et d'activité des petites villes traversées, le mouvement de circulation intense sur les routes, sont les choses qui le frappèrent au cours de ce rapide voyage : « C'est quelque chose d'incroyable, que la multitude de voitures de toute espèce qui se croisent à chaque

(16) Cf. RABELAIS, *Pantagruel*, livre IV, ch. XIX : « O que trois ou quatre foyz heureux ceulx qui plantent chous!... Ilz ont tousjours en terre un pied, l'autre n'en est pas loing! »

instant sur la route. J'y ai vu des diligences à huit roues fort basses; vous diriez une maison ambulante : 12 ou 16 personnes y trouvent place sur deux lignes, et voyagent de côté. Les carrosses ordinaires peuvent voiturer au moins la dizaine, six dedans et au besoin un pareil nombre se perche sur le dessus, le devant et le derrière. A des stations marquées, les chevaux trouvent le rafraîchissement tout prêt et le conducteur, son verre d'eau-de-vie, ou sa cruche de bière; et quoique ceci se répète fort souvent, on l'exécute avec tant de promptitude qu'il n'est pas possible de murmurer du retard ».

A Londres, le prieur-recteur n'admira pas moins l'ordre qui règne dans les rues, malgré la quantité de gens et de véhicules qui s'y rencontrent, et le calme et l'impassibilité des Anglais :

« On n'y pourrait faire vingt pas sans risquer d'être roué à chaque minute, s'il n'y avait de chaque côté des rues, qui sont très larges, des trottoirs..., où les piétons sont à l'abri des voitures, sans l'être de la boue dont elles (les) éclaboussent... Au moins n'y éprouve-t-on pas l'incommodité de se voir sans cesse arrêté dans sa marche par des gens qui vous croisent, car l'un des côtés se dirige en sens contraire de l'autre, et l'on prend la droite ou la gauche de la rue, selon que l'on veut aller.

» Au parc Saint-James, dit-il encore, j'ai vu rassemblés plusieurs milliers d'Anglais, sans que cela devint tumultueux. Quelques centaines de bons Français y auraient fait un bien autre vacarme. J'ai fait la même observation dans les guinguettes, rendez-vous ordinaire des gens du commun. L'Anglais m'y a paru fidèle à son caractère flegmatique. C'est la même chose à la Bourse..., il s'y négocie plus de sterlings que de périodes ».

Un seigneur belge, rencontré à l'auberge où l'avait déposé la diligence, se fit obligeamment son guide, et sous sa conduite, il visita quelques monuments publics : Saint-

Paul, à l'intérieur triste et nu, « semblable au prétoire des magistrats »; Westminster, « église gothique, mais du meilleur goût » où sont les mausolées des grands hommes, et il ne manque pas de noter « l'air sale et triste » que la fumée du charbon, « qui forme habituellement un nuage épais au-dessus de la ville », donne à tous ces édifices, ainsi qu'aux maisons.

Il profita aussi de son bref séjour pour assister à l'office dominical à Saint-Paul, célébré en présence de 40 à 50 personnes, au plus : « J'ai vu moi-même, ajoute-t-il à ce sujet, un vendredi, à Southampton, un jeune ecclésiastique lire à mi-voix un sermon à deux ou trois vieilles. Je songeais alors au fameux docteur Swift, le Rabelais de l'Angleterre, qui n'avait souvent que son sacristain pour auditoire... »

A cette indifférence des anglicans, il oppose le zèle des catholiques, si réduits en nombre. « J'assistai à leur service dans la chapelle de l'ambassade de Bavière, et j'y vis plus de 3.000 personnes aux deux messes qui s'y célébrèrent à peu d'intervalle... On y fit un long sermon, qui fut écouté avec autant d'attention que de respect ».

Peu sympathique aux émigrés, dont il juge sévèrement la légèreté incorrigible, Erasme abrégua son séjour à Londres pour se débarrasser du chevalier T., dont il redoutait les esclandres. « Comme la main droite de cet Ismaël bas-breton *était sans cesse levée contre tous* (Genèse, XVI, 12), j'avais un juste sujet de craindre que celle de quelque héros de son espèce ne s'élevât sur lui et que ses compagnons ne s'en ressentissent ». Un soir, à l'hôtel, dans une discussion au sujet des droits de l'homme, il faillit en venir aux mains avec un Anglais « parlant parfaitement notre langue ». Dès le lendemain, le P. Le Sage prenait le coche pour Douvres, et le soir même il s'embarquait pour Ostende.

II

Les Pays-Bas autrichiens, où il abordait, venaient de subir une crise qui avait failli les détacher de la monarchie des Habsbourg. L'empereur Joseph II, quelques années auparavant, avait prétendu, au nom de la raison, imposer à tous ses peuples un régime uniforme et sans tenir compte de leurs traditions nationales, il avait, d'un trait de plume, supprimé les franchises des Belges, et décrété un ensemble de réformes ecclésiastiques, notamment la suppression d'un certain nombre de maisons religieuses. Aussi attachés à leurs libertés historiques qu'à leur religion, les Etats provinciaux s'étaient soulevés contre les lieutenants impériaux. La mort opportune de Joseph II et l'avènement de son frère, le pacifique Léopold, qui s'empessa de rapporter les mesures de son prédécesseur, avaient mis fin au conflit ⁽¹⁷⁾. Fiers de leur victoire, les catholiques belges suivaient avec intérêt l'opposition que les catholiques français faisaient à la Constitution civile, et le recteur de Boqueho, qui se présentait chez eux avec l'auréole d'un confesseur de la foi, ne pouvait y rencontrer que l'accueil le plus sympathique et le plus généreux.

Le soir même de son arrivée à Ostende, il prit à pied, le long des dunes, le chemin de Nieupoort, dont le curé, un prémontré lui aussi, le traita de la façon la plus encourageante, et, le lendemain, il se rendit à Furnes, situé à deux lieues plus loin, où son Ordre possédait l'abbaye de Saint-Nicolas, pour y chercher quelques semaines de repos, et quitter l'« uniforme national », qu'il avait dû prendre

(17) Cf. L. DEPLACE, *Histoire de Joseph II et de la Révolution brabançonne*, Bruges, 1890. — A. VERHAEGEN, *Le cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines*, Malines, 1890, etc... — Cf. aussi, *Réclamations belgiques, faites par les dix provinces contre les infractions à la Constitution des Pays-Bas*, 18 vol., 1787-1788, Liège.

afin de faciliter sa fuite, et revêtir des habits plus conformes à sa profession.

Le Père Abbé le reçut à bras ouverts : « Point d'attentions, point de prévenances, point de marques plus touchantes du plus sensible intérêt, que ce digne prélat, ainsi que tous ses honnêtes confrères, ne m'aient à l'envi prodiguées ». Il put chez eux respirer sans crainte « l'air de la véritable liberté » et se remettre des alertes et des émotions qui l'avaient brisé pendant les dernières semaines de son séjour en France. Dans ce milieu bienveillant, il oublia ses transes et ses frayeurs, « et jusqu'aux Jacobins eux-mêmes. J'y perdis l'habitude, dit-il, de sécher d'effroi, au seul mouvement d'une feuille agitée, dans le silence de mes courses nocturnes ».

Ses confrères multiplièrent les instances pour le retenir, mais ce fut en vain. Depuis son enfance, Erasme avait toujours nourri un goût très vif pour les voyages, et jusque-là ne l'avait sacrifié que « par l'impuissance de le satisfaire ».

« Combien d'heures ai-je perdu, confesse-t-il, dans la boutique de mon perruquier, à entendre les orateurs du quartier : tailleurs, chapeliers et autres têtes de cette espèce, raconter avec emphase les merveilles qu'ils avaient vues dans leur tour de France. Je faisais très humblement ma cour au frère portier des Capucins, parce qu'il contait volontiers son voyage de Rome, et, lorsqu'il passait des troupes, s'il se trouvait par hasard un bon menteur parmi les soldats logés chez mon hôte, il pouvait compter m'avoir pour auditeur de ses sièges et de ses batailles. J'ai, plus d'une fois en pareil cas, donné pour boire au vieux caporal les 5 ou 6 sous qui, jusqu'à ma rhétorique, étaient tout ce qu'on m'octroyait par semaine, pour acheter du fruit; je ne le regrettais pas ».

L'occasion lui parut excellente pour satisfaire sa passion longtemps comprimée : « J'avais besoin, ajoute-t-il, d'une distraction forte pour endormir le sentiment de mes peines, pour écarter, pour affaiblir le souvenir de tant de pertes

que je venais de faire. De plus, Furnes était trop près de la frontière pour y goûter le calme d'une entière sécurité ».

Il projeta donc de parcourir les Pays-Bas en touriste, jusqu'à ce qu'il trouvât une maison à sa convenance, pour s'y établir à demeure.

Dans ce pays sans relief, au sol sans consistance, où les canaux abondent, et où les rivières, coulant à pleins bords, sans pente apparente, semblent elles-mêmes des canaux naturels, le mode de locomotion le plus habituel et le plus confortable était de grandes barques remorquées par des chevaux. Notre moine voyageur, qui paraît avoir beaucoup goûté ce mode de transport, le décrit de la façon suivante :

« A une heure fixe, le beffroi annonce le départ. On voit accourir de toutes parts des essaims de voyageurs de tout rang, de tout âge et de tout état. Chacun fait son choix et se groupe à sa fantaisie : ecclésiastiques, militaires, négociants, hommes, femmes, le seigneur, le citadin, le villageois, la dame et la soubrette, des religieux et même des religieuses de toutes couleurs.

» Quelque nombreuse que soit la compagnie, rarement on est dans la gêne. Cent personnes seraient à l'aise sur le pont de la barque de Gand, et c'est là qu'on se tient quand il fait chaud. Les 20 ou 30 premiers arrivés peuvent s'y asseoir à l'ombre d'un joli pavillon, qui les garantit du soleil. Les autres ne jouissent pas de la même commodité, mais tous ont la vue d'une jolie campagne couverte de nombreux troupeaux et la perspective de superbes villages, plus ou moins éloignés de la rive. Des chambres propres et même élégantes servent de retraite en cas de mauvais temps. On y cause, on y dort, on y prie en toute liberté. Une police exacte veille à ce que personne n'y soit insulté ni troublé. La compagnie elle-même ferait justice d'un insolent ou d'un original, qui prétendrait s'y donner l'essor. C'est enfin l'image parfaite d'une démocratie pure...

» Le même système d'égalité règle la table. Payez et, qui que vous soyez, vous mangerez à la première place. Emparez-vous du haut bout, on ne vous le disputera pas, si vous vous trouvez en possession. Mais vous n'en dinerez pas mieux que les autres; je veux dire qu'ils le feront aussi bien que vous, car on y fait très bonne chère et à bon compte ».

Le soir, on se trouve « très doucement transporté à 8 ou 10 lieues, pour quelque chose de plus qu'un florin d'empire ⁽¹⁸⁾ ».

C'est ainsi que le soir de son départ de Furnes, le P. Le Sage débarqua à Bruges, dont il admira les églises, les trésors artistiques et le carillon de 50 cloches, dont les sons, entendus de loin, lui semblent comparables à ceux « d'un orgue à grand jeu ». Au cours de l'été et de l'automne 1791, il visita, soit à pied, soit par le coche à eau, la Flandre et une partie du Brabant, hébergé dans les monastères, partout traité en hôte de distinction. Aux approches de la Toussaint, il passa quelques jours à Bruxelles, où il rencontra de nombreux compatriotes, mais il ne paraît pas avoir recherché leur compagnie. Il vit au jardin public les conciliabules des émigrés, « qui y méditaient, rédigeaient, et discutaient à grand bruit, chacun son plan de législation et son code de justice criminelle, pour l'époque prochaine d'une contre-révolution plénière.

» Dans un autre groupe se tenait un concile national d'une dizaine d'abbés bien frisés, bien élégants et passablement impertinents, qui réparaient à leur façon les ruines de l'Eglise de France...

» Les gens sensés, prêtres ou laïcs, espéraient et craignaient tour à tour, ou tous à la fois, se promenaient, s'ennuyaient, écoutaient ou débitaient des nouvelles ».

(18) Un peu plus de 2 fr. 50.

III

Le prince abbé de Grimberg ⁽¹⁹⁾, chez qui il logeait, l'invita à passer au moins l'hiver dans son abbaye, située à mi-chemin entre Bruxelles et Malines.

Dans cette maison princière, dont la façade monumentale ne comptait pas moins de 72 grandes croisées, le recteur-prieur de Boqueho fut reçu « comme un frère, et déjà l'ami du chef, car je l'étais en effet », ajoute-t-il avec fierté. Logé dans une chambre écartée, avec deux bibliothèques à sa disposition, il y jouit de la liberté la plus entière. « J'allais à l'office quand cela me plaisait, à la promenade de même. Je mangeais habituellement chez le prélat, et, si j'avais envie de partager au réfectoire une récréation de la communauté, je n'y voyais que des hommes pleins d'honnêteté, de prévenances, et de la société la plus douce. Ce n'était qu'aux politesses, dont on me comblait, que je paraissais étranger chez eux ».

Malgré les agréments de Grimberg, le P. Le Sage ne voulut pas s'y fixer à demeure. « Une solitude au milieu des forêts, dit-il, était plus conforme à mes goûts et à mes projets qu'une abbaye située dans un grand village, et presque à la porte d'une capitale. Je le déclarai franchement à l'abbé, qui n'en fut point offensé. Il m'exigea la promesse de le visiter, au moins une fois l'an, si je prenais domicile ailleurs, et de revenir chez lui, si je ne trouvais pas la Chartreuse où je prétendais aller nourrir ce qu'il appelait mes idées mélancoliques ».

Pour se préparer à son grand voyage, Erasme, au début du printemps 1792, visita Anvers, Malines et Louvain, et passa même quelques semaines à l'abbaye du Parc, à proximité de cette dernière ville, « au milieu de religieux pleins

(19) Grimberghem, sur le Molenbeck, affluent de la Senne. L'église du monastère servait à la paroisse.

de cordialité et du meilleur commerce ». Cette maison, fermée pendant dix mois, à la suite des réformes de Joseph II, avait été pillée par les Autrichiens, qui préludaient ainsi aux dévastations que les troupes républicaines infligeront à la Belgique libérée.

« Je l'ai vue, dit-il, délabrée comme un château en ruines. Les belles peintures allèrent à Vienne, la riche sacristie à la Monnaie, et les ornements précieux je ne sais où. On avait coupé jusqu'aux couvertures des fauteuils. Les coups de sabres donnés sur le tabernacle étaient encore bien remarquables. Les beaux tableaux, dont cette église était partout remplie, étaient numérotés et devaient être emballés vers l'Allemagne, et ils l'ont été sans doute vers Paris... ».

IV

L'abbé d'Everhode, rencontré à Louvain, invita notre moine voyageur à le suivre jusqu'à son monastère, et il découvrit enfin dans cette abbaye bâtie au milieu de hautes fûtaies et d'étangs, à deux heures de Diest ⁽²⁰⁾, la ville la plus proche, presque sur les confins de la Campine, la Thébaïde de ses rêves.

Le P. Le Sage y passera un peu plus de deux années dans une retraite studieuse : « le temps le mieux employé de ma vie », dira-t-il plus tard. Rentrant en lui-même, il y apprit à sanctifier les contradictions et les souffrances, et il trouva dans ses réflexions et dans le travail « une paix véritable ». Jouissant, comme à Grimberg, d'une entière liberté, il organisa son existence suivant ses goûts.

« Je consacrais le matin tout entier, dit-il, aux sciences ecclésiastiques : la théologie, l'Écriture, les saints Pères; l'après-midi, c'était pour l'histoire, la philosophie et les belles-lettres. Les journées s'envolaient sans un seul moment d'ennui. S'il faisait beau, j'allais dans les bois avec un livre,

(20) Diest, petite ville fortifiée du Brabant méridional, sur la Demer.

aussitôt que j'avais diné et j'y restais jusqu'au soir. En hiver, je restais cloué sur ma chaise, auprès de mon feu; je ne descendais que pour dire ou entendre la messe, et pour le dîner. Quoique je logeasse dans le cloître⁽²¹⁾, j'étais souvent des semaines entières sans voir un religieux, à moins que ce ne fût à table, ou à l'église. Je n'ai jamais aimé, ni le partage des moines, ni le caquet des nonnes, et quand on parle, je veux qu'on dise quelque chose qui vaille mieux que le silence.

... » Quoique gardant une si exacte résidence que j'ai passé des cinq à six mois sans franchir une seule fois le seuil de la clôture conventuelle, je poussai pourtant quelquefois une promenade au delà des bois dont l'abbaye était environnée ».

C'est ainsi que pendant son séjour à Everbode, il visita les principaux monastères de la province d'Anvers, du Brabant et du Hainaut belge, inspectant les bibliothèques, car les livres sont ce qui l'intéresse le plus, et notant les ressources intellectuelles de chaque maison. Dans la fameuse abbaye de Tongerlo⁽²²⁾, dont deux régiments avaient porté le nom lors de l'insurrection belge, il put admirer la bibliothèque que les Bollandistes avaient formée à grands frais, pour rédiger les *Acta Sanctorum*, et dont le monastère s'était rendu acquéreur après la suppression de la Compagnie de Jésus. Les Prémontrés, aidés par quelques anciens jésuites, continuaient l'œuvre. Leur imprimerie ne tirait qu'à 600 exemplaires, « ce qui prouve que le nombre des amateurs était petit; ...on n'en était qu'au onze octobre »⁽²³⁾.

(21) Les monastères des Prémontrés comprenaient deux parties : l'abbatiale, ou les bâtiments réservés au P. Abbé, et le cloître, destiné aux religieux.

(22) Tongerlo, province d'Anvers, près de la frontière hollandaise. Les restes du monastère subsistent encore.

(23) Les *Acta sanctorum*, ou *Vies des saints*, dont la publication a été commencée par le jésuite belge Jean de Bolland, sont classées suivant l'ordre du calendrier. L'œuvre, interrompue en 1794, a été reprise en 1837 et n'est pas encore terminée. Le dernier volume paru va jusqu'au 10 novembre.

Comme il avait descendu l'Escaut, le P. Le Sage descendit la Meuse jusqu'à Liège, dont l'évêché était alors un des 300 et quelques états souverains qui, depuis le traité de Wesphalie, constituaient le Saint-Empire-Romain-Germanique. Il en revint très mal édifié de la légèreté des Liégeois, et du relâchement des nombreux chapitres nobles de la principauté.

« Il fallait voir, dit-il, la manière dont on vous expédiait le service. J'y ai assisté dans plusieurs églises, sans pouvoir reconnaître dans quelle langue on le célébrait. Un autre, dont l'oreille était sans doute meilleure, crut entendre cette invocation : *Domine ad festinandum me adjuva*. Seigneur, aidez-moi à me hâter !...

» J'ai même vu, ajoute-t-il, les chanoines d'une petite ville du diocèse aller au chœur en surtout bleu et en bottes, et venir ensuite à l'auberge où je logeais, tenir au milieu des verres, des pipes et des cartes, une séance trois fois plus longue que leur office ».

Infatigable, notre voyageur poussa une pointe jusqu'en Hollande, visita Maëstricht et Bréda. Il serait bien allé plus loin : « le courage ne me manquait pas, mais ma bourse me donnait d'autres conseils, et il fallut bien m'y rendre ». On devine ce qu'il lui en a coûté de borner là ses pérégrinations.

Ce qui a le plus frappé sa curiosité toujours en éveil, ce sont moins les paysages et les monuments artistiques, qu'il décrit en quelques mots d'une banalité inexpressive, en homme du XVIII^e siècle, pour qui le « gothique » est un vestige de barbarie, que les mœurs et les habitudes des indigènes, laïques, prêtres, religieux.

Autant il est sévère pour les Liégeois, autant il se montre, ce qui de sa part n'est pas sans mérite, plein de bienveillance pour les bons Belges, ses hôtes. Leur activité, leur propreté l'enchantent, et, s'il ne manque pas de plaisanter leur goût prononcé pour les pèlerinages, les cierges, les confréries, les images, etc., il admire sans réserve la pro-

fondeur et la sincérité de leur foi. « Un cœur chrétien, dit-il, se plaisait au milieu de cette nation dévote, qui lui offrait plus d'un sujet d'édification et rarement une occasion de scandale. Je me suis trouvé dans des sociétés de personnes de tout état, j'ai voyagé dans les voitures publiques de terre et d'eau, sans y avoir jamais entendu un discours irréligieux, ni même une saillie dont put s'alarmer la pudeur la plus sévère ».

Malgré son peu de goût pour les assemblées bruyantes, il excuse leurs kermesses et leurs réunions tapageuses, « dont les flacons sont le ressort et l'âme ».

« Dans les trois premiers mois, dit-il, je me trouvai d'une pareille fête. Le dîner fut long et j'y payai de ma personne. J'étais pourtant bien aise de voir paraître le café, que je croyais devoir faire disparaître les flacons et les verres, et mettre fin à l'interminable litanie des santés à porter à chacun des convives. Mais, quelle fut ma surprise de voir, après les tasses, rapporter les bouteilles, et recommencer à boire jusqu'au soir. Je demandai grâce, l'on ne m'offrit que de la limonade. Comme il faisait très chaud, j'acceptai; or voici la recette : du citron, du sucre, de la cannelle, du vin blanc et du rouge, et pas une goutte d'eau !

» Cependant ces fêtes étaient bonnes à voir. Il y régnait une cordialité charmante; on y regrettait les temps heureux des mœurs et des festins antiques : les enfants de Job faisant à leur tour des repas champêtres, ceux de David se traitant à l'occasion des tondailles des brebis...

» Des prêtres, des religieux, et même des religieuses, dit-il encore, se trouvaient à ces espèces de bacchanales, et s'y en donnaient presque autant que les autres. Un reste de la bonhomie du vieux temps ne faisait trouver à cela ni scandale, ni indécence. Il n'en eut pas été de même dans nos mœurs ».

V

Quant au clergé belge, il le juge « vraiment respectable ». « Les ecclésiastiques avaient partout l'extérieur décent et l'habit canonique: Je n'ai vu parmi eux aucun de nos clercs mondains, de nos petits-maitres en rabats, de nos Adonis en manteau court. Pas un seul de ces charmants abbés qui ne portaient que la moitié de leur habit, et étalaient chaque jour dans les cercles et les promenades de nos villes l'adresse de leur tailleur à dessiner une jambe au naturel, celle de leur blanchisseuse à bien plisser un jabot, et surtout le succès admirable du coiffeur, dans l'art important d'édifier un élégant toupet, et de composer à Monsieur l'abbé l'auréole de sa frisure.

» Le clergé belge n'avait point à rougir de membres de cette espèce : il semblait réglé à l'équerre et au niveau. En général, les mœurs des prêtres étaient édifiantes, ils ne pâliissaient point sur les livres, une partie du temps se passait à servir et à partager les dévotions populaires, ou à se visiter les uns les autres, mais, malgré les torrents de bière dont on s'inondait, un ecclésiastique crapuleux était rare, le régime humide faisait partie des mœurs du pays... »

Par contre, notre Erasme reproche au clergé la faiblesse de ses études, le caractère trop formaliste de son éducation, l'étroitesse de son esprit, qui le porte à mépriser Bossuet, Thomassin, Fleury et les autres lumières de l'Eglise gallicane.

A une époque où la religion était attaquée de toutes parts, « on ne remarquait, dit-il, qu'un seul champion dans l'arène, et c'était un Jésuite luxembourgeois⁽²⁴⁾ » (*sic*).

(24) Inexact, en réalité belge. François de Feller, né à Bruxelles le 18 août 1735 et mort à Ratisbonne le 21 mai 1802, controversiste et polygraphe, fut un des principaux adversaires du Joséphisme. Il est surtout connu aujourd'hui par son *Dictionnaire historique*, réédité ensuite sous le nom de *Biographie universelle*.

Directeur du *Journal historique et littéraire*, François-Xavier de Feller jouissait d'un empire absolu sur l'esprit des prêtres, ses décisions étaient « autant d'oracles ». « Le clergé déporté a dû à ses soins et à son influence une partie des ressources immenses qu'il trouva en Belgique.

» Cet homme, si fort la plume à la main, est dans la société un enfant timide, un écolier qui bégaye, et quelquefois un enthousiaste, un fou qui extravague, mais ses écarts sont toujours ceux d'un homme de génie. Je le connaissais personnellement, j'ai même mangé avec lui et j'ai fourni de temps en temps quelques pages à son grimoire... ».

Avec plus de détails, Erasme présente et apprécie ses confrères les religieux belges. « D'abord, dit-il, je (leur) rendrai la justice de déclarer, que malgré l'affaiblissement visible de la plupart des cloîtres, ils étaient beaucoup plus dans leur état que les moines français, longtemps avant la révolution qui les a exterminés. Les monastères des Pays-Bas n'étaient pas, comme les nôtres, mangés en chair et en os par des commendataires ». Leur temporel était bien administré, les moines tenaient un état honorable, et le rang accordé à leurs chefs, par la constitution du pays dans l'administration publique, « leur donnait, comme citoyens, une considération dont ils étaient dignes ».

Mais chez eux, comme dans le clergé séculier, les études étaient faibles et mal dirigées. « La dissipation, dit-il, était incontestablement trop grande dans les couvents. On y semblait peu connaître le prix du temps et n'avoir d'ardeur que pour le perdre. Je me souviens d'avoir vu, sous différents prétextes, accorder la récréation si fréquemment, que 17 jours consécutifs l'après-midi fut perdu... Les religieux recevaient trop de visites et avaient trop de connaissances : on noyait les heures dans les flots de bière, et ainsi on tuait des demi-journées »... « Il s'en trouvait pour-

tant d'assez sages pour chercher à employer (leur temps) d'une autre manière ».

Chaque année, il y avait en outre quelques semaines de vacances, à passer au dehors, usage qui s'était étendu jusqu'aux ordres des femmes; enfin les professions, les vêtements, les jubilés de prêtrises, etc. étaient l'occasion de réjouissances profanes, assez singulières, « car le caractère français ne comporte pas cet état mitoyen entre le cloître et le monde ».

Le prieur-recteur ne paraît pas d'ailleurs en avoir été scandalisé outre mesure. « J'ai assisté à la cérémonie d'une vêtue chez des religieuses cloîtrées. Les parents et amis de la néophyte, la plupart paysans et paysannes, quelques religieux et ecclésiastiques, à peu près 40 personnes, composaient la compagnie. Après un dîner où on but largement, on passa dans un vaste jardin attenant à celui de la communauté, qui ne tarda pas à s'y rendre. Voilà les nonnes emmêlées à cette cohue, et le verre en main comme les autres. On rit, on chante, et enfin la danse s'ouvre. Ceci dure trois heures. Elles vont à complies et à table, mais à 7 heures, elles sont déjà rendues dans une vaste salle qui sert de théâtre. Au second acte de la pièce une énorme cruche est sur la table, et quelques charmantes ébés versent les rafraîchissements aux danseurs. Dix heures sonnent. Voilà le vacarme qui cesse, les saintes filles tombent à genoux, et tout finit par la prière ».

« Encore un trait..., un jubilé de prêtrise dont j'ai été également témoin. Pendant trois jours consécutifs, nous étions 70 convives et traités splendidement... Un religieux travesti en Chinois, et armé d'un large sabre de bois, qui était censé représenter l'épée de Charlemagne, parut au dessert, précédé de musiciens, monta dans une tribune et y débita un long poème flamand, dans lequel les plus marquants de la compagnie attrapaient des lardons, bien ou mal donnés, mais qui toujours faisaient rire aux éclats ».

« A chaque profession religieuse, aux jubilés, aux installations d'abbés et d'abbesses, etc..., il faut que Pégase, bon gré mal gré, se prête à la fête. Les moines surtout en sont les pères (*sic*). Les Récollets se distinguent par des productions latines, acrostiches aux deux bouts, puis encore dans le milieu. Celles que j'ai vues dans ce genre n'avaient pas l'ombre de bon sens, non plus que leurs chansons françaises; apparemment ils étaient plus heureux dans leur langue.

» Après un long et copieux dîner, et des libations prolongées jusqu'au soir, on se met pourtant à table. Immédiatement après le bal s'ouvre. Chacun se retire quand il lui plaît, mais tous se retrouvent à 4 heures aux matines...

Ces plaisirs tiennent au génie du pays, on n'y soupçonnait pas même le moindre mal. Peu d'années auparavant, on représentait dans les couvents des pièces dramatiques, quelquefois de la fabrique des moines. C'était l'occasion d'un concours nombreux de spectateurs, même séculiers. On avait un théâtre en règle et les habits de costume. Mais à la prière du cardinal archevêque ⁽²⁵⁾, on avait renoncé à la scène ».

Malgré cette liberté et ces occasions de dissipation dont jouissaient ses confrères, Erasme les juge réguliers, attachés à leurs devoirs, pieux, mais d'une piété trop extérieure.

« Peu de vrais spirituels, dit-il, le climat ne s'y prête pas. On rencontrait aussi pourtant des religieux remplis du véritable esprit de la piété chrétienne, intérieurs, mortifiés, amateurs de la retraite et du silence, enfin des âmes pénétrées de la grandeur et de la sublimité de leur vocation. »

L'émigré s'était attaché à ses hôtes si aimables et si prévenants, et au fond de la Souabe, les larmes lui viendront aux yeux, quand il se rappellera l'affection paternelle que

(25) Cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines.

lui témoignèrent les abbés de Grimberg et d'Everbode⁽²⁶⁾. Il aurait patiemment attendu auprès d'eux la fin de son exil, si l'avance des armées républicaines n'était venue le déloger de sa Thébaïde.

CHAPITRE III

L'Allemagne.

DÉPART D'EVERBODE. — UNE QUERELLE D'ALLEMAND A COLOGNE. — DU RHIN AU DANUBE. — LES ABBAYES SOUABES. — LA VIE A ROTH. — LES ABBAYES DE SCHUSSENRIED ET DE WEISSENAU. — SÉJOUR A CONSTANCE.

I

Une première fois, à la fin de février 1793, le P. Le Sage avait dû, sur l'ordre des commissaires de la Convention à Bruxelles, quitter la Belgique conquise par Dumouriez. Un de ses confrères, qui desservait une cure dépendante d'Everbode, au milieu des bruyères de la Campine hollandaise, lui avait donné asile. Les défaites des Français à Aldenhoven, puis à Nerwinden, lui avaient permis de rentrer au monastère, après une absence de quelques semaines.

La chute d'Ypres et de Charleroi au début de juin 1794 ouvrit de nouveau la Belgique aux armées républicaines, et la victoire de Fleurus, le 24 juin, leur livra le pays tout entier. Cette fois l'affaire lui parut plus sérieuse.

« Pendant au moins deux semaines, écrit-il, les routes furent couvertes jour et nuit d'une foule de personnes de

(26) Parlant du premier, il écrira, citant Gresset, dont il savait par cœur de longs fragments :

« Le cerf d'un vol hardi traversera les airs,
 » Les habitants des eaux fuiront dans les déserts,
 » La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
 » Avant qu'un lâche oubli me fasse une âme ingrate. »

tout état, qui fuyaient, sans trop savoir où, devant le joug des nouveaux maîtres. J'ai vu jusqu'à 30 voitures à la fois dans la cour (d'Everbode). Dès les premiers jours de juillet, le ministre autrichien et deux évêques français y passèrent, allant vers l'Allemagne ».

A leur tour, les 9 et 10 juillet, les Prémontrés d'Everbode, abandonnant leur monastère, se réfugiaient à 20 lieues de là, à Kaiserboch, dans un couvent de religieuses de leur ordre, situé dans la Campine hollandaise, pour y attendre les événements. A peine arrivés, ils apprirent que les Français menaçaient Venloo⁽²⁷⁾ et ils virent les officiers autrichiens venir augmenter l'embarras et l'incommodité du logement : « Mon avis, dit Erasme, fut de gagner le large ».

Il fit donc ses adieux à ses confrères qui, après avoir reculé jusqu'en Westphalie, finirent par rentrer dans le Brabant, et leur confia ses bagages, d'ailleurs bien minces, dont il n'entendit plus parler, et qui durent être saisis par les républicains à Venloo, et avec 2 chemises, 2 paires de bas et l'habit qu'il portait, il prit à pied le chemin de Cologne, en compagnie d'un autre religieux français.

L'accueil plein de compassion qu'il reçut dans les premiers monastères rencontrés lui donna une bonne impression des Allemands, et redressa les idées qu'il s'en était faites en Belgique. A Kneestden, distant de cinq lieues de Cologne, il se trouva en compagnie d'une dizaine de confrères, fuyant comme lui l'invasion, et les quatre à cinq jours qu'ils y passèrent « ne furent pas, dit-il, un temps de pénitence : *Donnez du vin*, dit le Sage, *à ceux qui ont le cœur affligé*⁽²⁸⁾. On nous le prodiguait à grands flots et nous l'avalions de même : il est impossible de tout transporter au delà du Rhin, il faudra bien en donner aux vainqueurs, s'ils viennent jusqu'à nous. Au moins ne leur laissons pas le

(27) Venloo, place fortifiée sur la Meuse, dans le Limbourg hollandais.

(28) *Proverbes*, XXXI, 6.

meilleur. Buvons-le donc, et l'on buvait de toutes ses forces ».

La favorable impression des Allemands emportée de Kneestden fut sérieusement ébranlée à Cologne. Il y avait pris gîte dans le collège, que les Bénédictins avaient fondé pour leurs étudiants dans le faubourg de Deutz, sur la rive droite du Rhin. « J'y fus assez bien reçu, raconte-t-il, et j'y écrivis en arrivant deux ou trois lettres : l'une était pour le curé bénédictin de Krefeld, chez lequel j'avais oublié mon rasoir, mon bonnet de nuit, une paire de bas et surtout un très beau cordon de canne, présent d'une nonne brabançonne. Comptant m'arrêter quelques jours à Cologne, je le priai d'adresser au collège de sa maison. Je sors pour mettre mes lettres à la poste et laisse sur la table celle du pasteur, m'imaginant que ses confrères auraient occasion de la lui faire parvenir. Pendant mon absence, le supérieur, un véritable hercule..., trouve et lit mon billet latin, et le voilà en fureur.

» Je revins, comptant bien dîner chez lui, mais je me trompai, et c'est lui-même qui m'ouvre : — « Comment, impudent Français, osez-vous bien encore vous présenter chez moi ? Vous qui insultez ma maison, et qui venez, jusque chez moi, m'écrire des injures ! »

» Jugez de ma surprise à ce début :

— « Mais, Monsieur, que voulez-vous dire ? »

Il était trop en colère pour m'écouter.

— « Vous avez menti, mon collègue est riche et j'ai de l'argent tout prêt pour le rebâtir. Vous êtes un insolent, et mon collègue n'est pas misérable ! Il nourrit quatre Français ; un collègue misérable fait-il cela ?

— Mais, Monsieur !...

— Tenez, voilà votre calomnieux écrit »...

» C'était mon billet, où je priais de m'adresser au collègue la misère, la bagatelle (*miseriam*) oubliée... Un *a* mal formé par en haut faisait lire *u*, et alors la phrase devenait équi-

voque, et pouvait dire d'envoyer au misérable collègue, qui était en effet une mesure. N'importe, le chef-docteur de Cologne..., serait mort martyr de la gloire et de l'honneur de son collègue, qu'il me menaçait de soutenir dans toute l'Allemagne, si je m'avisais encore de m'efforcer à le noircir. Il me ferma la porte au nez, et ce ne fut qu'avec peine que je l'abordai dans l'après-midi. Nous ne pûmes, même le verre en main, faire paix entière ».

« Chassé comme un coquin de ce collègue, qui ne voulait point être misérable », Erasme s'établit à l'auberge, et y passa quatre ou cinq jours, qu'il mit à profit pour visiter la ville. Il admira les proportions de la cathédrale, dont le chœur seul était achevé⁽²⁹⁾. « Le reste n'était qu'à 15 ou 20 pieds au dehors des fondements. On y avait adapté des planches, et c'était plutôt une halle qu'une église. Je m'étonnai qu'un chapitre si illustre et si riche, dont le chef est un prince puissant, n'eût pas consommé cette entreprise dans les temps prospères qui se sont écoulés depuis qu'elle a été formée... Le chœur, par sa grande élévation et la hardiesse du travail, n'est aucunement indigne de Westminster... ».

Il visita également les autres églises, qu'il jugea aussi nombreuses, mais moins belles qu'à Liège.

II

L'arrivée d'un chanoine liégeois qui lui annonça que les Français étaient aux portes de la ville lui fit reprendre le bâton de voyageur. « Désespérant lui-même d'y rentrer sitôt, il s'était pourvu d'une excellente carabine et de deux beaux chiens courants, afin de n'être point privé dans son exil de son passe-temps ordinaire. Il partit le lendemain, parce qu'on ne trouve pas de lièvres à courir dans les rues d'une

⁽²⁹⁾ Le chœur du Dom, ou de la cathédrale de Cologne a été achevé en 1322, le reste de l'édifice n'a été terminé qu'à la fin du XIX^e siècle.

ville, et nous partîmes aussi, afin d'avancer sur une route, dont nous ignorions absolument le terme ».

Avec son compagnon, le P. Le Sage côtoya le Rhin jusqu'à Coblençe, et eût la surprise de rencontrer en face de Neuwied un bas-breton, égaré dans l'armée impériale, « qui n'eut pas peu de joie de trouver deux hommes qui lui écorchèrent quelques phrases » (de sa langue).

A Coblençe, nos deux fugitifs se résolurent à gagner la Souabe. L'ordre des Prémontrés possédait, en effet, dans cette partie de l'Allemagne, de nombreuses et riches maisons, dont les abbés étaient princes du Saint-Empire; sans compter y découvrir un nouvel Everbode, ils espéraient y trouver un monastère charitable, qui leur assurerait au moins le vivre et le couvert. C'était se nourrir d'illusions et bien mal connaître les abbayes millionnaires de la Souabe, dont l'évêque de Nîmes a écrit qu'elles laissaient mourir de faim à leurs portes les prêtres français : « Les plus riches croient faire beaucoup, ajoute le même témoin, en nourrissant trois ou quatre prêtres, ou en donnant (chacune) une vingtaine de louis ⁽³⁰⁾ ».

A pied, en barque, et parfois, rarement, en voiture, ils remontèrent la vallée du Rhin, et celle du Mein jusqu'à Francfort, traversèrent la Franconie occidentale, franchirent le Danube, non loin d'Ulm, et enfin, le 24 août, 48 jours après leur départ du Brabant, ils frappaient à la porte de l'abbaye impériale de Roth ⁽³¹⁾.

« L'accueil fut vraiment fraternel et honnête, avoue Erasme, et, au retour du prélat absent pour quelques jours, on nous annonça que nous pouvions nous regarder comme reçus chez eux, pour un temps. Ils nous dirent que notre

(30) Cité par l'abbé SICARD, *Le Clergé de France pendant la Révolution*, t. III, p. 70, in-8°, Paris, 1912.

(31) Sur la rivière du même nom, affluent de droite du Danube, actuellement dans le Wurtemberg. Elle jouissait d'un revenu de 36 à 40.000 florins, aussi n'était classée que dans les prélatures impériales de deuxième ou de troisième ordre.

latinité et notre bonne mine avaient fait notre fortune. Il en était peu parmi eux, ajoute le malicieux Breton, qui eussent été loin par ce moyen ».

Le P. Le Sage vécut un peu plus d'un an dans cette maison souveraine, dont l'entrée était, suivant l'usage, gardée par un kaiserlich, et il y souffrit beaucoup de l'ignorance prétentieuse, du manque d'éducation et, disons le mot, de la grossièreté de ses confrères souabes qui, pleins de préjugés à l'égard des *Franzosen*, ne tardèrent pas à lui faire sentir, à lui et à son compagnon, tout le prix de l'hospitalité qu'ils leur avaient accordée. « Presque tous les Allemands qui nous ont fait du bien, écrira un autre proscrit, le gâtaient en quelque sorte par l'assaisonnement. Les uns nous envoyaient à l'auberge et payaient; les autres nous donnaient à manger à une table particulière, ou au bout de la leur; ils buvaient du vin et ne nous en offraient pas »⁽³²⁾.

On leur fit reprendre l'habit régulier, mais on le tailla de l'étoffe des novices, et comme on ne leur en donna qu'un seul en treize mois, « jugez, dit Erasme, de quelle couleur il était lorsque nous le déposâmes ! A cela seul, nous étions reconnaissables, au milieu des religieux toujours propres, pour des gens qui étaient là pour l'amour de Dieu⁽³³⁾. Mais ce n'était pas la seule enseigne ». Au lieu de leur donner leur rang de profession parmi les Pères, conformément aux statuts de l'ordre, on les plaça ignominieusement au dernier rang des profès.

Le prieur-recteur de Boqueho se vengera dans la suite de ces humiliations par ses spirituelles médisances sur les Souabes, les « Béotiens de l'Allemagne », rappelle-t-il. En attendant, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se replia sur lui-même et chercha un refuge dans le travail. La bibliothèque était malheureusement assez pauvre, et le

(32) Cité par l'abbé SICARD, *op. cit.*, p. 78.

(33) Les Prémontrés étaient vêtus entièrement de blanc, avec un scapulaire par dessus la soutane.

P. bibliothécaire, n'eussent été les Silésiens, « l'âne le plus fieffé de l'ordre... Je passai un jour deux heures avec lui dans la bouquinerie. Je me contentai de parcourir les tablettes, et d'inspecter le dos des livres. Ne voilà-t-il pas qu'il court, tout ébahi, dire à ses confrères que j'étais un homme extraordinaire qui, en jetant les yeux sur l'étiquette des livres, disait tout d'abord ce de quoi ils traitaient ! »

Ne sortant jamais du monastère, le P. Le Sage se vit bientôt condamner l'accès du jardin, ouvert seulement sept quarts d'heure par jour, par un singulier persécuteur. C'était un excellent musicien, transformé à l'âge de 43 ans, sans aucune préparation, en professeur de théologie, qui s'était pris pour lui « de l'amour le plus tendre » et prétendait ne plus le quitter. Dans les premiers mois, il venait chaque jour le visiter dans sa cellule, pour le questionner, pour s'exercer à parler latin, et enfin pour le faire juge de ses progrès : « J'attendais la visite journalière de mon terrible interlocuteur, comme un pauvre malade attend le retour de son accès de fièvre quarte...

» Un jour, il me demande ce que c'est que le système de Copernic; je tâche de le lui faire entendre, et le lendemain, à propos du mystère de l'Incarnation, il révèle à ses disciples que la terre tourne, et que leur maître est un homme qui sait la physique ».

A force de « déclarations et de conjurations », notre prieur-recteur parvint à faire oublier à ce fâcheux le chemin de sa chambre, mais hors de là, et surtout au jardin, il ne put l'éviter entièrement. « Si je m'avisais de m'y montrer, il se détachait aussitôt de la bande et, bon gré mal gré, il fallait que je l'écoutesse *parler science*. J'étais vraiment son patient, comme Job et Socrate l'étaient de leurs femmes ». Il prit donc le parti de ne plus descendre au jardin, qu'aux heures où le R. P. Professeur se promenait hors de la clôture, ou donnait des leçons de musique, « qui

valaient certainement mieux que celles qu'il faisait sur la théologie ».

S'isolant volontairement de la communauté, le P. Le Sage ne sortit guère plus de sa cellule, en dehors de l'office et du repas de midi, et consacra tout son temps aux études ecclésiastiques, et à celle de l'allemand, langue qu'il parvint à lire facilement au bout de huit à neuf mois. « Je vivais aussi reclus qu'un religieux strictement cloîtré.

» L'espoir, au printemps de 1795, de rentrer en France sembla luire à nos yeux. Je mis donc sur le métier des instructions familières pour mes bons villageois. Comme je supposais qu'en devenant libres et égaux, ils n'étaient pas devenus académiciens, je ne changeai avec eux ni de ton, ni de style. Aussi la besogne allait vite. Je travaillais en face et à l'envi du cordonnier de la maison, il commençait le matin une paire de souliers, et moi un sermon; le soir il finissait sa chaussure et moi mon prône »⁽³⁴⁾.

Cette affectation d'isolement, qui était une critique perpétuelle de leur conduite, ne semble pas avoir autrement impressionné les religieux souabes, mais ils se sentirent gravement offensés par l'esclandre que leur hôte se permit à l'occasion de la Saint-Norbert. Voici comment il raconte lui-même l'incident.

« La solennité de la Saint-Norbert rassemble tous les Pères, même ceux qui remplissent au dehors une fonction pastorale. Grande musique à l'église et au réfectoire, ... mangerie à crever, pour qui n'est pas pourvu d'un estomac à la mode du pays. Les premières vêpres sont magnifiques. Mais il se trouve une aumusse⁽³⁵⁾ de manque pour un Père externe, excellent violon, comme si on ne pouvait pas tirer sur un archet, sans avoir, au mois de juillet, un petit man-

(34) Il composa aussi une *Instruction à des catholiques restés fideles pendant le schisme et la persécution en France*, de plus de 50 p. in-8°, qu'un moine champenois lui emprunta à Constance et oublia de lui rendre.

(35) L'aumusse se portait en France et aux Pays-Bas sur le bras gauche, en Allemagne, elle se portait sur les épaules.

teau en peau de lapin sur les épaules. N'importe, il fallait ce mantelet au Père, et il l'eut.

» Le sacristain... traverse tout le chœur à l'instant où commence l'office, et arrache à mon confrère la peau de lapin de dessus les épaules, et en décore celles du musicien. Dans la stalle opposée, je vis la politesse, et je crus que mon tour allait venir... »

Il vint en effet, mais seulement aux complies. « La présence des Pères externes me fit placer dans la dernière stalle du chœur des prêtres ». Il manquait une stalle, justement pour le sacristain, « qui me pousse et me fait signe de descendre pour qu'il occupe ma place ».

« Je me souvins de mes quatorze ans de sacerdoce, de la grâce que Dieu m'avait faite de rester fidèle dans les jours d'épreuves. Je descendis, mais non pour aller m'asseoir au rang des novices, je traversai d'un pas et d'une mine grave, et les yeux modestement baissés, l'auguste assemblée des Pères du chapitre, et vins me mettre à genoux dans la nef de l'église. Je ne me montrai point au chœur, qu'après le départ des étrangers; seulement je parus dans une tribune ouverte à la face de tous les Pères, qui durent être extrêmement édifiés de la dévotion avec laquelle je récitais mon bréviaire... »

Le scandale fut énorme, et le coupable s'attendit à recevoir l'ordre d'empaqueter ses trois chemises et de partir : « J'étais chrétiennement résigné à tout. Au moins, j'attendais une explication, et elle vint », sous la forme d'un examen de conscience, que le P. Abbé s'était donné la peine de rédiger par écrit.

Prenant sa meilleure plume, Erasme réfuta victorieusement tous les griefs et protesta contre le traitement indigne qu'on lui faisait subir, à lui et à son compagnon. Le Révérendissime, homme bon et droit, mais faible de caractère, se refusa tout d'abord à sévir, puis les Pères du chapitre revenant à la charge, il céda à leurs instances, et, le

15 septembre 1795, à l'issue des vêpres, nos deux Français reçurent leur congé.

Ils l'acceptèrent avec « une résignation héroïque », et, avant de partir, ils firent leurs adieux à la communauté. « Comme l'ancien, je portai la parole, dit le P. Le Sage, jamais je ne fus plus content de ma rhétorique. Nous visitâmes tous les Pères en particulier, et leur dîmes tout ce qu'on peut de très obligeant. Ceux qui comprirent mon latin, et se persuadèrent que je ne me moquais pas d'eux, durent être contents. Ils n'attendaient pas que nous eussions si bien fait les choses; aussi la plupart restaient embarrassés, sans pouvoir bégayer une réponse ».

III

A 18 lieues de Roth, la petite ville de Constance, possession impériale, donnait asile à 2 ou 300 ecclésiastiques français et à 5 ou 6 évêques, dont celui de Saint-Malo, avec qui le P. Le Sage était en correspondance. Il projeta d'y aller passer l'hiver avec son compagnon, et d'y « faire à loisir, pour le printemps suivant, des calculs de fortune. Nous étions las, l'un et l'autre, des moines et des couvents, et pourtant, le soir même de notre départ, nous voilà casernés dans un autre ».

A 5 heures du soir, ils passaient tous deux devant l'abbaye impériale de Schussenried ⁽³⁶⁾, « édifice de la plus belle apparence; il était tout naturel de désirer d'y passer au moins la nuit : on y était sûr d'un souper gratuit, et bien meilleur que celui qu'on prenait à l'auberge, ainsi :

« La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
 Quelque diable aussi nous poussant,

voilà ce qui nous jeta de nouveau dans un pré de moines, comme le baudet de la fable ».

(36) Sur la source occidentale de Schussen, affluent du lac de Constance, Wurtemberg actuel.

Ils n'eurent point sujet de s'en repentir, tout d'abord, car la réception fut excellente. Ils soupèrent avec le prélat, sur qui ils firent une très bonne impression. Invités à se reposer quelques jours à l'abbaye, ils osèrent, au bout d'une semaine, demander d'y passer l'hiver et ils furent agréés.

Le P. Le Sage reprit sa vie studieuse et, pendant deux mois, il n'eut qu'à se louer des manières honnêtes de ses confrères, mais au bout de ce temps, on dressa au bas du réfectoire une table séparée pour les quatre Français qu'abritait la maison : « Les plats nous arrivaient après que les Pères n'en voulaient plus ». On plaça même avant eux M. le valet de chambre de l'abbé de Salem, « clarinette fameux », que l'abbé de Schussenried avait obtenu de son maître pour quelques semaines, « afin de perfectionner quelques amateurs qui se trouvaient parmi les religieux », ainsi que « le recruteur autrichien qui, pendant le même temps, enseignait à battre aux champs, la charge et la marche à quelques enfants du pensionnat ». Enfin le 6 août 1796, nos Bretons furent poliment invités à faire place à d'autres.

Erasmus partit seul, car son compagnon sollicita et obtint un sursis. L'abbé lui remit un excellent certificat, loua son caractère allemand (*sic*). — « Je fus modeste devant cet éloge » — et finit par l'édifier par un sermon sur la Providence : « Pour en rendre la péroraison plus pathétique, dit-il, il me mit dans la main une pièce de monnaie, que je crus bonnement un double louis. A peine dans l'escalier, j'ouvre la main et j'y vois un petit écu de France. Je fis alors un acte de foi dans la Providence, mais non dans la générosité des Prélats souverains, qui se contentent de la prêcher, sans vouloir lui servir d'instrument ».

En suivant la vallée de la Schussen, dans la direction du lac de Constance, le P. Le Sage, le jour même de son départ, passa devant la riche et belle abbaye bénédictine de Weingarten, mais n'éprouva aucune tentation d'en visiter

la magnifique église. « Tout ce qui s'appelait français était consigné aux portes... Les religieux bénédictins n'obtenaient même pas cette faveur; ils avaient seulement la distinction de dîner à l'auberge aux frais de leurs opulents confrères ⁽³⁷⁾ ».

Vers midi, il se trouva à la porte de l'abbaye de Weissenau ⁽³⁸⁾, de l'ordre des Prémontrés, qui « n'était pas en meilleur renom d'hospitalité »; néanmoins, une fois de plus, il tenta l'aventure. Sur le conseil des deux Français que la maison hébergeait, il n'hésita pas à faire sa cour au P. cellérier, personnage très influent, en absorbant toute la cruche de mauvais vin de Constance qu'on lui servit, et il obtint, comme c'était un samedi, le gîte et le couvert jusqu'au surlendemain.

Il fut content de ses confrères. L'un surtout lui parut avoir un excellent cœur : « C'était un gros jeune homme de 27 à 28 ans, et d'un rare appétit..., incroyablement vorace. Lui-même avoue son faible, et convient n'avoir pas bien diné, s'il ne sort de table avec trois livres de viande sur l'estomac. Eh! bien, il me dit tendrement, en me serrant les mains, qu'en ma faveur, il se serait volontiers réduit aux deux tiers de sa ration. Après l'avoir vu s'expédier le dimanche à midi, je sus apprécier son sacrifice ».

Sous la conduite de son nouvel ami, il visita la bibliothèque, qui était la « mieux fournie en manuscrits et en éditions rares », qu'il ait encore vue. « Mais, ajoute-t-il, c'est un trésor auquel personne ne touche. L'amour de la science n'a jamais été la maladie de notre saint ordre... » Son guide, qui, chose rare, était un érudit, lui avoua franchement « qu'il lui venait peu de curieux. La plupart de ceux qui visitent les monastères, contents du réfectoire, s'inquiètent

(37) D'après l'abbé SICARD, *op. cit.*, p. 70, le monastère avait dressé des dogues à courir sus à tout étranger, essayant de pénétrer jusqu'au cloître.

(38) Située à trois kilomètres environ au sud de la ville de Ravensburg, Wurtemberg actuel.

fort peu de la bibliothèque, qui, quelquefois, n'est, comme à Roth, qu'une puante parcheminerie ».

En quittant la Souabe, Erasme, malgré ses griefs contre les abbayes impériales de la circarie ⁽³⁹⁾ qui, au nombre de 7, consentaient tout juste à nourrir 16 religieux français, essaie cependant de juger équitablement ses confrères. S'il souligne sans charité leur ignorance, leur grossièreté germanique, leur piété mécanique et routinière, la médiocrité des humanités faites dans les pensionnats annexés à chaque maison, la faiblesse et l'insuffisance des études théologiques des noviciats, il rend hommage à la pureté de leurs mœurs, et reconnaît l'utile emploi que les monastères font de leurs revenus.

Traversant plus tard la Souabe dans toute sa longueur, il écrit : « C'est un beau pays, riche, fertile, et semé de beaux villages, où l'aisance semble régner parmi tous les habitants. Les abbayes possèdent une grande partie du territoire, et, outre que leurs sujets sont traités avec beaucoup de douceur, et paient fort peu de redevances seigneuriales, le produit en est consommé sur les lieux, et souvent en institutions utiles. Dans tous les villages, un excellent maître d'école, bien payé, instruit assidûment les enfants des deux sexes dans la religion, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la musique. Chaque abbaye a son hôpital pour les pauvres de son territoire, et il en est ainsi à proportion des seigneuries séculières, quoiqu'un comte ou baron d'Empire dépense autrement ses revenus que ne le sont ceux d'une prélature. Les moines ne tiennent point de valets pour le luxe, point de meutes pour la chasse, ne font point de voyages fréquents et ruineux, ne passent point l'hiver dans les villes et sont vêtus simplement. Ils font, à certains jours réglés des mangeries et des beuveries, qui durent 3 et 4 heures, mais, en général, on ne peut reprocher à la plupart un luxe de table condamnable ».

(39) L'ordre des Prémontrés était divisé en circaries ou provinces. La circarie de Souabe était de beaucoup la plus riche de l'ordre.

IV

Après les monastères souabes, la ville de Constance parut à notre exilé un lieu de délices. L'évêque de Saint-Malo, Mgr Cortois de Pressigny, se fit son protecteur, et lui proposa de participer aux secours qu'y recevaient plus de 200 ecclésiastiques français, du produit des collectes faites pour eux dans toute l'Allemagne et jusqu'en Russie. « Ils vivaient en commun; la dépense journalière était de 10 sous par tête, outre 9 livres que chacun recevait par mois pour son logement; il n'était pas question de vestiaire, et même, pour entrer en part totale dans ces distributions, il fallait être réduit à un état d'indigence, qui n'était pas encore le mien ⁽⁴⁰⁾ ».

Il refusa donc la table commune, mais accepta un secours mensuel. Ayant appris que la République de Venise ne fermait pas ses frontières aux proscrits, il se décida à franchir les Alpes, mais auparavant, repris par son humeur vagabonde, il voulut profiter de l'occasion pour faire un tour en Suisse, et visiter le nonce apostolique, qui résidait à Lucerne, dans l'espoir d'en obtenir « des passe-ports et peut-être des recommandations pour les Etats pontificaux ». Le bâton à la main, il s'avança ainsi jusqu'à Einsieden, où il fit ses dévotions dans l'Eglise fameuse de Notre-Dame des Ermites, parcourut une partie de la Suisse allemande, recevant dans les abbayes une hospitalité généreuse ⁽⁴¹⁾ et « un fort viatique, qui payait chez les protestants » et, en définitive, revint à Constance plus riche qu'il n'en était parti.

Le nonce ⁽⁴²⁾, sur la vue de ses certificats, et sur sa bonne mine, l'accueillit avec bonté, mais le dissuada de passer en Italie, car l'armée de Bonaparte occupait déjà la Lombardie.

(40) Sur cette organisation, cf. abbé SICARD, *op. cit.*, pp. 57 et suiv. L'archevêque de Paris, Mgr de Juigné en fut l'âme.

(41) Notamment à Wettingen, Ittigen, Mury, Saint-Gall.

(42) C'était alors, Mgr Gravina, archevêque de Nicée, frère de l'amiral.

Il lui conseilla de s'adresser aux abbés de son ordre en Souabe, pour lesquels il lui remit une recommandation.

Par déférence pour le Prélat, et aussi avec la malicieuse pensée de montrer à MM. les Souabes « leur inhumanité », il rédigea sa requête. N'en attendant aucun résultat, il essaya d'organiser sa vie à Constance suivant ses modiques ressources, et se remit à l'étude de l'allemand, qu'il comprenait déjà parfaitement, mais dont il n'avait pas encore l'usage, afin de postuler un vicariat de village. Un cabinet de lecture fondé par un émigré alsacien lui fournit la pâture intellectuelle, moyennant 25 kreutzers⁽⁴³⁾ par mois. En deux mois, il y emprunta 40 à 50 volumes.

Après avoir diné quelque temps chez un traiteur français, il trouva mieux son compte dans un cabaret allemand, à 12 sous par tête. « La chère n'y était pas délicate; c'était de la vieille vache, de la choux-croûte, et autres friandises de cette espèce. Au moins, l'on mangeait tant que l'on voulait, et avec de bonnes dents, un bon estomac, et surtout un bon appétit, on n'était pas extrêmement à plaindre ».

Le soir, il soupait frugalement dans la chambre qu'il partageait avec un confrère, d'un œuf dur et d'une salade au vinaigre, ou d'un petit poisson du lac, « qui coûtait 2 sous et que leur hôtesse voulait bien faire griller ».

Comme c'était la belle saison, juin et juillet, le P. Le Sage vécut surtout au dehors, jouissant pleinement de sa liberté et des charmantes promenades, que lui offraient les rives du lac et les bords du Rhin. Deux fois par semaine, avec son confrère et deux messieurs et trois dames de son pays, il allait souper d'une tasse de lait dans un grand verger, appelé le Paradis, situé en aval de la ville entre le fleuve et les premiers contreforts des montagnes de la Suisse. « Le dimanche, nous y buvions un verre de vin, et nos dames, qui gagnaient 15 à 20 sous par jour à broder, nous faisaient les honneurs d'une tasse de café ... »

(43) 1 franc environ.

» Ainsi vivaient, soutenues et consolées par la religion, des personnes élevées dans l'aisance et dans la délicatesse et maintenant réduites à gagner par leur travail leur pain de chaque jour ».

Malgré sa stricte économie, notre exilé voyait avec appréhension ses ressources diminuer. Sa dépense mensuelle atteignait un louis et demi; c'était 12 livres par mois qu'il lui fallait ajouter de sa bourse à ce qu'il recevait du secrétaire de l'archevêque de Paris, et toute sa fortune, bien que grossie par les libéralités suisses, se montait à 8 louis.

D'autre part, la police autrichienne, qui craignait de voir grossir le nombre des émigrés, ne leur avait accordé qu'un permis de quelques jours. L'intervention des évêques lui valut plusieurs prorogations, mais elle ne le préserva pas des insolences d'un « limier, au nez long d'un pied », qui s'était attaché à ses pas, et, à tout propos, lui réclamait son passe-port.

Il crut que son chapeau blanc et son habit gris le rendaient remarquable; il en acheta un brun et couvrit son chapeau d'une toile cirée, mais sans y rien gagner. « Je vous assure, dit-il, que pour contempler l'avenir j'avais besoin de beaucoup de courage ». Une démarche pour obtenir un permis de résidence de trois mois sur les terres d'une minuscule baronnie impériale, « qui fournit un homme et demi, quand le contingent est porté au quintuple », échoua, ainsi qu'une tentative pour être agréé comme chapelain d'un lieu de pèlerinage.

La réponse des abbés de Souabe, à laquelle il ne pensait plus, vint opportunément faire diversion à ses soucis. Ecrite *ab irato*, par l'abbé de Roth, elle était aussi offensante qu'injuste et pleine de contradictions. C'était donner à notre Erasme une trop belle occasion d'exercer sa verve caustique et son humeur batailleuse et, de sa meilleure encre, il écrivit une apologie, dont voici le début impertinent :

« Révérendissime,

» Je vis hier, par hasard, un malheureux Suisse, qui pour de l'argent et du pain, se laissait appliquer des coups de bâton sur le derrière. Affligé de voir ainsi outrager dans cet infortuné la dignité de l'homme et du chrétien par des hommes ses semblables et ses frères, je détournai mes regards avec horreur d'un pareil spectacle. Je rentrai chez moi, où je trouvai votre lettre. Je la lus et je plaignis ensuite, bien davantage encore, ceux qui, pour de l'argent et du pain, sont dans le cas de se voir maltraiter du bâton ou de la plume... »

Il communiqua toutes les pièces de cette singulière correspondance à l'évêque de Saint-Malo et à l'archevêque de Paris, dont le secrétaire lui dit, en les lui rendant, « les mains jointes et les yeux levés au ciel : « N'attendez absolument rien de ces gens-là. Ils sont trop en faute, vous les écrasez. Voilà une guerre ouverte. Ne comptez sur rien, ils ne vous répondront plus ».

Ils se trompaient tous. Quinze jours plus tard, le P. Le Sage recevait, contre toute attente, une lettre très honnête de M. l'abbé de Roth : « Je n'étais plus, comme dans la première, *le plus insolent de tous les Français*, mais *son cher et honoré confrère*. Il n'avait tant différé à me donner de ses nouvelles, que parce qu'il attendait les résolutions de ses collègues à mon sujet. Tous s'excusaient de ne me recevoir chez eux, parce que chaque monastère se trouvait déjà chargé de deux religieux émigrés, et devait en outre contribuer aux frais d'une guerre ruineuse. Mais il avait quelque argent à me faire passer. C'était la somme de onze florins ⁽⁴⁴⁾, contribution de 5 têtes mitrées et souveraines. M. l'abbé de Roth, un des moins riches, m'annonçait qu'il y joignait 1 louis et demi. Il me demandait un moyen de me le faire parvenir.

(44) 25 francs environ.

» Je répondis, avec honnêteté et reconnaissance, que j'irais chercher cet argent moi-même, et lui faire mon compliment de vive voix, car le sort des armes, contraire aux impériaux, forçait tous les Français de quitter Constance, et de se replier vers la Souabe ».

CHAPITRE IV

A la recherche d'un asile.

L'APPROCHE DE L'ARMÉE DE MOREAU. — TRAVERSÉE DE LA SOUABE ET DE LA FRANCONIE. — SÉJOUR A DRESDE. — LA LUSACE HOSPITALIÈRE. — LA SILÉSIE ET LA POLOGNE. — LA FAMILLE OLECHOWSKI. — LA FIN DE L'EXIL. — LE CHANOINE LE SAGE.

I

L'armée de Moreau, depuis la fin de juin en effet, avait franchi le Rhin et pénétré dans le Brisgau. L'armée autrichienne était en pleine retraite, et rien ne s'opposait plus aux progrès des vainqueurs. « La ville de Constance avait pourtant envoyé à sa rencontre du côté du Tyrol une centaine de volontaires, qui s'étaient embarqués sur le lac pour Brégenz, mais ces Césars revinrent au bout de deux jours, après avoir vidé deux ou trois futailles de vin, qu'on leur avait données pour soutenir leur courage... »

Une folle panique, entretenue par l'arrivée continuelle des fugitifs, saisit tous les habitants, qui s'empressèrent de transporter en territoire suisse tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Le P. Le Sage, témoin amusé de ces déménagements, les décrit sur un ton plaisant.

« Les chanoines de la cathédrale furent les premiers à prendre l'alarme et firent voiturer les antiques tonneaux de leurs caves et le superflu de leurs ustensiles de cuisine. Cette

précaution devint un véritable délire. Chacun vidait sa maison et traînait aux villages voisins ses meubles vermoulus, ses vieilles chaises et jusqu'à sa paille.

» Cette manie saisit aussi notre vieille hôtesse. Elle déménagea, comme les autres, et regrettait beaucoup qu'il lui fût impossible de placer sur un chariot les deux maisons dont elle était propriétaire. Je lui racontai que les anges avaient transporté celle de la Sainte Vierge, d'abord de Nazareth en Dalmatie, ensuite de Dalmatie dans un canton de l'Italie... Ce récit lui fit croire la chose possible, au moins par miracle. J'ignore si elle eut la confiance d'en demander un, mais je présume que les anges manquèrent de complaisance, et que les Français auront trouvé les deux vieilles cases en place.

» Il n'en fut pas ainsi de ses tonneaux. Elle ne retint que la pièce courante. La bonne femme n'aurait pu s'en sevrer absolument. C'était, avec son rosaire, son unique consolation, car voici le partage de son temps : le matin en dévotion, l'après-midi tout entier à boire. Chaque jour, à 8 heures du soir, elle avait communément perdu la tête, la jambe et la parole. Depuis 20 ans, elle ne s'était peut-être pas mise au lit dix fois, sans qu'on l'y eut portée. C'était au reste une bonne femme.

» Je voyais avec la tranquillité d'un homme qui n'a rien à perdre le tapage et l'agitation des habitants de Constance. Je n'avais besoin que de cinq minutes pour disposer mon départ. Je ne fus donc pas un des derniers à quitter la ville, ni un des plus pressés. Lorsque, pourtant, j'appris que l'ennemi s'en approchait, je chargeai sur mon dos mon sac..., passai le lac et repris seul la route de Souabe, sans avoir aucun but fixe. Allons toujours en avant, songeais-je, jusqu'à ce que la terre me manque, ou que quelque grand nez nous fasse aller de côté ».

C'était le 8 juillet 1796. Notrevoyageur, une seconde fois, traversa la Souabe, mais non sans peine, car les charrois de l'armée autrichienne en retraite encombraient les routes,

et les villes impériales, saisies de panique, fermaient leurs portes aux Français, les obligeant à de longs détours. Avec cinq compagnons rencontrés à Roth, il se décida à marcher vers le levant, puisque l'invasion venait de l'ouest, jusqu'à ce qu'ils pussent apprendre quels pays leur seraient ouverts.

Aux fatigues et aux humiliations, s'ajoutait encore pour les émigrés le souci de leur sécurité. Les principaux états de l'Empire : l'Autriche, la Prusse, la Bavière, le Hanovre, et nombre de princes secondaires, refusaient de les recevoir. Un prémontré de Meaux, rencontré aux environs d'Augsbourg, leur apprit que l'empereur interdisait même le passage à travers la Bohême : « Nous n'avions plus devant nous que la triste Westphalie, déjà regorgeant d'émigrés, et les forêts de la Pologne, au cas où le roi de Prusse voulût nous y souffrir, et que la Saxe nous accordât le passage ». Après avoir délibéré quatre ou cinq jours sur ces séduisantes alternatives, Erasme, voyant que ses compagnons ne se déterminaient à rien, les abandonna, et partit seul de l'avant vers le Danube.

Econduit dans les riches monastères, mais reçu à bras ouverts par les pauvres capucins et par les frères prêcheurs, couchant le plus souvent sur la paille dans de misérables auberges, empuanties par la fumée des pipes et par des relents d'eau-de-vie, il s'enfonça dans la Franconie. Un jour de fête de la Sainte Vierge, il se présenta un matin, trempé jusqu'aux os, au beau couvent des Carmes de Dinkesbühl⁽⁴⁵⁾, petite ville de population mixte, afin de pouvoir entendre la messe. La pluie, qui tombait le matin, avait retardé sa marche et il était 10 heures. Voici la scène de comédie dont notre moine fut l'un des acteurs, et le Père prieur l'autre :

« Mon Révérend Père, je suis un ecclésiastique voyageur. Je n'ai pu partir à jeun, car j'avais trois bons milles à

(45) Sur la Wornitz, affluent de gauche du Danube, Bavière actuelle.

faire ⁽⁴⁶⁾. Dites-moi, s'il vous plaît, si je viens trop tard pour entendre la messe.

— » Il m'est impossible de vous retenir à dîner, car j'ai compagnie.

— » Ce n'est pas cela que je vous demande, toutes les messes sont-elles dites ?

— » Le magistrat a déjà forcé les émigrés à partir d'ici, et nous avons renvoyé depuis deux jours un ecclésiastique que nous avions chez nous.

— » Mon Père, y aura-t-il encore une messe ?

— » Tenez, voilà 6 kreuzers ⁽⁴⁷⁾, allez boire un coup au cabaret.

— » Je vous remercie, mon Révérend Père, je vous dis que je suis un catholique qui veut entendre la messe, et non un mendiant qui demande l'aumône.

» Je lui tourne le dos et pars ».

En compagnie de deux bénédictins rencontrés dans les faubourgs du Nuremberg, le P. Le Sage acheva la traversée de la Franconie et de ses forêts, il pénétra en Saxe, où il retrouva ses compagnons de Souabe.

« Leur bande, dit-il, s'était grossie et, à ce moment, nous nous trouvions une quinzaine marchant sous la même bannière. Mais nous n'étions pas la seule troupe en campagne; d'autres brigades nous devançaient, d'autres nous suivaient..., mais, quoique notre escadron fût bientôt divisé, nous nous trouvions 30 ou 40 à la couchée. Figurez-vous un pareil nombre d'affamés arrivant chaque soir au cabaret d'un village, et cela pendant deux ou trois semaines de suite. Il n'y avait aucune difficulté pour les lits; la même paille servait longtemps, quoique les plus sensuels en demandassent toujours de la fraîche — qu'on promettait et qu'on ne donnait pas ».

(46) 22 kilomètres.

(47) 0 fr. 25 centimes.

Ayant appris à leurs dépens l'inconvénient d'arriver en bande dans des villages sans ressources, ils prirent l'habitude de s'approvisionner partout où ils le pouvaient. « Chacun fournissait son sac de viande et de pain et l'on faisait halte, lorsque la faim en donnait l'idée ». Les jours d'abstinence, ils achetaient des œufs, car le pays était protestant, et ils les accommodaient eux-mêmes, tant bien que mal. Erasme évoque le souvenir d'un certain souper dans un village de Silésie, dont le plat de résistance fut une omelette fricassée dans une terrine, le seul ustensile de la maison, dans laquelle, chacun à tour de rôle, trempait son pain, à défaut de fourchette. « J'ajoute, dit-il, que ce repas philosophique, plus digne de Diogène que de Platon, fut assaisonné de belle humeur, et se fit avec la belle gaité française ». Celle-ci, en effet, fut de tout le voyage. « Malgré la misère, et dans la misère même, il y a toujours pour les Français quelques bons quarts d'heure ».

II

A Dresde, nos fugitifs purent enfin goûter quelques jours de répit. L'Electeur de Saxe ⁽⁴⁸⁾, parent des Bourbons, et souverain catholique d'un peuple protestant, ne permettait qu'à un petit nombre d'émigrés de se fixer dans sa capitale, mais il y accordait à tous, et de la meilleure grâce, le repos d'une semaine entière.

« Une commission de police, raconte-t-il, examinait nos passe-ports à la porte et délivrait à chacun un billet de logement, soit à l'auberge, soit chez des particuliers. Un soldat sans armes nous conduisait au gîte désigné ».

(48) Frédéric-Auguste III, fils de Frédéric-Christian, à qui il succéda en 1763, plus connu sous le nom de Frédéric-Auguste Ier, roi de Saxe en 1806, par la grâce de Napoléon.

» Le repas ne coûtait rien à la plupart : on recevait chaque jour à l'église, et même sur la rue, des invitations écrites, qui indiquaient le quartier, et le numéro de la maison, dans laquelle on devait se rendre. Plus on avait l'air misérable, plus on pouvait se promettre de bons dîners. Quoique harcelé par les fatigues d'une longue route, il faut bien que je n'eusse pas encore une mine qui sollicitât vivement la pitié, car je vis, plus d'une fois, enlever à mes côtés des gens, qu'on emmenait à d'excellentes tables, tandis que je revenais manger, pour mes 12 sous, la tranche de bœuf et des pommes de terre.

» Je n'eus à Dresde qu'une bonne fortune de cette espèce et la voici. Un jour que je sortais d'entendre la messe, je fus abordé par une femme de chambre française, qui me dit, en me présentant un billet : « Monsieur l'abbé, auriez-vous la bonté d'envoyer demain à la cour, au numéro que voici, quatre ecclésiastiques français ? »

— » Bien volontiers, Mademoiselle, j'aurai l'honneur d'y conduire moi-même trois compagnons de mon choix, et de leur donner l'exemple d'un excellent appétit.

— » Je n'aurais osé vous le proposer, Monsieur, vous ne semblez pas dans le besoin.

— » Je ne le dis pas non plus, mais s'il s'en faut bien que je sois riche et j'accepte, sans engager ma conscience, un bon dîner qui s'offre, et auquel je m'engage à faire honneur... »

« Ainsi, ajoute-t-il, un habit brun, encore plus qu'à demi-neuf, quoiqu'il ne m'eût coûté de rencontre qu'un demi-louis à Constance, un gilet, (des) bas et (une) culotte de coton blanc, des souliers élégants, que je portais dans mon sac, pour m'en parer aussi rarement que saint Antoine d'Égypte le faisait de la tunique de feuilles de palmier du premier des ermites ⁽⁴⁹⁾, du linge blanc, mes cheveux poudrés, et une canne à la main, voilà ce qui, dans la capitale de la Saxe, me donnait un air d'opulence, qui retenait dans le respect

(49) Saint Paul, ermite.

ceux dont la main m'aurait offert des secours. Et voilà ce qu'il m'en coûta pour avoir joué le petit-maître à Dresde.

» J'aime mieux me faire ce petit reproche à moi-même, que de mériter celui dont on chargea quelques autres, MM. les Normands surtout, d'avoir aidé la Providence, en affectant un extérieur négligé et misérable, afin d'attirer sur eux les yeux et les dons de la charité ».

Son habit brun ne lui fut pourtant pas fatal en toute rencontre. Un jour de fête, pendant qu'il assistait à un sermon allemand dans l'église catholique, un officier, assis à ses côtés, lui demanda s'il était français :

— » Oui, Monsieur.

— » Religieux ?

— » Oui.

— » Bénédictin ?

— » Non, chanoine régulier norbertin ».

Peu de temps après, l'officier saisit son bréviaire, qui était posé devant lui, comme s'il eût voulu l'examiner, puis le remit en place, après y avoir discrètement glissé un écu.

« Je vis la chose, sans qu'il voulût, dit le P. Le Sage, mais comme il entendait faire une bonne œuvre, et non chercher des remerciements, je ne touchai le livre qu'après qu'il fut sorti. Encore, malgré l'habit, la frisure et la canne, on me glissa plusieurs fois dans la main, ou dans la poche, des papiers pliés, où se trouvait une somme plus ou moins grande et, lorsque je me retournais pour remercier, la personne était déjà loin. On mettait à l'église surtout, tant de subtilité dans cette action, qu'il était impossible de discerner le bienfaiteur dans la foule où il allait se perdre ».

Erasme passa cinq jours pleins à Dresde, qu'il employa à satisfaire sa curiosité; il vit les églises, le palais de l'Electeur et ses jardins, la galerie de peinture, où il retourna trois fois, assista même à un office luthérien, et emporta de son séjour un souvenir plein de reconnaissance pour le peuple saxon et pour son souverain.

La Lusace, que nos émigrés traversèrent ensuite, ne leur fut pas moins accueillante. Dans la plupart des petites villes entre Dresde et Breslau, ils furent hébergés chez les Cordeliers : « A en juger par l'état délabré de leurs maisons, ces bons Pères doivent être fort pauvres, ils nous donnaient pourtant de bon cœur un morceau de pain bis, un verre de bière et la botte de paille. Nous ne nous serions pas présentés chez eux, si les soldats qui veillaient aux portes ne nous y avaient envoyés, et si nous n'y avions été adressés par leurs confrères eux-mêmes ».

A Bautzen, ils furent les hôtes du chapitre, qui était mixte, ainsi que l'église, avec un préfet luthérien et un doyen catholique. Les chanoines catholiques « vivent en commun, dit le P. Le Sage, apparemment par un motif d'économie. Ils furent pourtant assez riches, au moins en charité, pour héberger à leurs frais, pendant un jour franc, tous les Français passant, sans distinction d'état ou de sexe. On était adressé de leur part à une très belle auberge, où l'on était bien nourri et bien logé. Les vieillards et les infirmes avaient des lits propres, et le surplus couchait dans une immense salle de billard, sur de la délicieuse paille fraîche...

» Le dimanche suivant, 21 août 1796, m'offrit, dit encore Erasme, deux scènes touchantes de charité chrétienne, dont j'aime à me retracer le souvenir. Nous célébrâmes la sainte messe dans une petite ville, presque toute luthérienne, chez de pauvres franciscains, qui gouvernaient quelques centaines de catholiques des environs.

» Le gardien nous annonça que nous étions invités à dîner chez des bourgeois... J'échus, avec deux de mes compagnons, à un homme dont la maison n'annonçait rien moins que l'opulence... Il nous attendait et nous reçut avec un respect religieux, nous disant : « Que je suis reconnaissant, Messieurs, de l'honneur que vous me faites. Le bonheur d'avoir reçu chez moi des confesseurs de la foi de Jésus-Christ sera sans doute, pour moi et ma famille,

une source de grâces et de bénédictions ». Il nous demanda la nôtre, en se mettant à genoux avec sa femme et ses huit enfants dont l'aîné n'avait pas quinze ans.

» Mon cœur ne tint pas à ce spectacle, et mes larmes le soulagèrent, mais l'appétit m'était déjà passé. Nous nous mîmes pourtant à table, où nous fûmes servis debout, tête nue, par le père, la mère et toute la petite famille, qui, malgré toutes nos instances, ne voulurent jamais s'asseoir et manger avec nous.

» *Ce Corneille craignant Dieu, avec toute sa maison* ⁽⁵⁰⁾, ... était... un simple ouvrier en laine, et vivant de son travail, qui consistait à faire des bas au métier. Il nous donna un repas simple, mais abondant, propre, que nous prîmes dans un esprit de religion, comme les agapes ou festins de charité des premiers fidèles.

» Ce trait est digne des premiers siècles de l'Eglise. Le même jour et le même lieu nous en offrit un autre...

» Nous trouvâmes à la sortie de la ville, une femme assise sur un pont. Elle accourt à notre rencontre et nous supplie avec instance d'entrer dans sa maison, qu'elle nous montre, et où le dîner nous attend : « Nous vous remercions, bonne mère, il est deux heures, nous ne serions pas sortis de la ville sans dîner.

— » Mon Dieu ! que ferais-je ? J'ai préparé un repas pour six prêtres. J'attends ici depuis plusieurs heures, et vous êtes les seuls qui aient encore passé ! »

» Nous l'adressâmes au gardien des Franciscains, qui serait dans le cas, le lendemain, de lui envoyer des hôtes.

... » J'ignore si cette petite ville est en Lusace, ou en Silésie, mais le lendemain nous dînâmes à Liegnitz... » ⁽⁵¹⁾.

A la sortie de cette place forte, le P. Le Sage fit une rencontre au moins inattendue. La sentinelle, à qui il demandait

(50) *Actes des Apôtres*, X, 23.

(51) Place forte sur les frontières de la Silésie, était alors la deuxième ville de la province.

la route de Breslau, lui répondit en français. C'était un Breton, originaire de Quintin, qui le reconnut :

— « Ah ! Monsieur le prier de Boqueho ! je vous ai vu souvent en ville, et je vous ai même oui prêcher chez les Carmes ⁽⁵²⁾. Mais que vous êtes changé !

— » Camarade, j'ai eu bien de la misère depuis ce temps-là ».

Le soldat commençait déjà à raconter la sienne, mais les compagnons d'Erasmus, que ces discours n'intéressaient point, prirent les devants et, pour ne pas les perdre, il dut rompre l'entretien, et quitter son compatriote, sans savoir à la suite de quelles aventures il avait fini par tenir garnison en Silésie, sous la cocarde prussienne.

III

Partis de Dresde le 15 août, le P. Le Sage et sa bande arrivèrent à Breslau le 24 août 1796, ayant fait en 9 jours plus de 250 kilomètres. Nous avons déjà dit l'accueil peu encourageant qu'il reçut de l'abbé de Saint-Vincent, et la charitable intervention du tailleur luthérien, qui le dirigea vers Czarnowantz. Mais notre fugitif ne put s'établir dans ce couvent hospitalier, car le roi de Prusse avait interdit la Silésie aux émigrés. En attendant le permis de résidence qu'il sollicita par l'intermédiaire du prince-évêque, Mgr de Hohenlohe ⁽⁵³⁾, il s'enfonça, le sac au dos, dans les solitudes glacées de la Pologne.

L'abbé prémontré de Witoff, monastère situé près de Pétrikau ⁽⁵⁴⁾, qui cherchait un professeur de philosophie,

(52) A la veille de la révolution, par suite du mauvais état de l'église de Saint-Thuriau, le service paroissial se faisait à Quintin dans l'église des P.P. Carmes.

(53) Ancien dignitaire du chapitre de Strasbourg et protecteur des prêtres émigrés.

(54) Nom allemand de Petrokow, ou Piotrkow, chef-lieu de district de la Pologne prussienne jusqu'en 1806.

l'agréa en cette qualité. La maison n'avait rien de séduisant, elle ressemblait à une caserne et offrait toute, sauf l'abbatiale, l'image de la misère, mais l'hiver approchait, octobre était commencé, et « dans ma position présente, dit le P. Le Sage, c'était un bonheur sans prix que du pain et une cellule ».

Quand il connut ses futurs disciples, il s'effraya de la tâche acceptée. « A peine pouvaient-ils balbutier deux mots de mauvais latin. Point de livres, point de goût pour l'étude. Ces bonnes gens végétaient à la manière des citrouilles dans le jardin. Je sentis la difficulté de transformer ces hommes en philosophes et en théologiens ».

La Providence, par l'intermédiaire du bon chanoine Olechowski, le tira de ce mauvais pas. C'était un dignitaire de l'église de Cracovie qui, chargé d'administrer les biens considérables que son chapitre possédait en Pologne prussienne, résidait à 10 lieues de Pétrikau. Au bout d'une semaine de séjour à Witoff, notre professeur apprit que ce riche bénéficiaire désirait pour commensal quelque honnête ecclésiastique français, « qui n'aurait chez lui, dit-il, d'autres fonctions que de bien dîner, bien souper et bien dormir, au moyen de quoi il recevrait un entretien convenable pour salaire de ce travail pénible. J'étais français, honnête prêtre, et surtout d'un excellent appétit. Je ne crus pas ses conditions au-dessus de mes forces. Je partis sur l'heure, de peur que quelque concurrent ne me prévînt, et j'arrivai chez le chanoine, le soir de Tous-les-Saints.

» Je trouvai chez mon hôte ce que la voix publique en publiait : un des meilleurs hommes que j'ai vus dans toute ma vie. Je produisis mes papiers, dont il fut satisfait, la manière distinguée dont je m'expédiai le soir à sa table... montra que je serais un convive honorable ».

Depuis une semaine, le recteur de Boqueho faisait ainsi honneur à son patron, quand survint un ancien juriste allemand, avec qui il causa longtemps de littérature et d'his-

toire. A la suite de cette conversation, l'Allemand assura au chanoine que tous les talents de son protégé n'étaient pas dans son estomac, mais qu'on pourrait encore tirer parti de sa tête. Une telle assertion, d'un homme que l'on croyait s'y connaître, le fit réfléchir et il proposa à son commensal de se charger de ses neveux. Un de ses frères, qui habitait à plus de 200 kilomètres de là, dans le Palatinat de Sandomir⁽⁵⁵⁾, en Galicie autrichienne, avait trois enfants de 10 à 14 ans, dont l'éducation, plusieurs fois commencée, se trouvait interrompue, faute d'un précepteur.

Malgré sa répugnance, il accepta par reconnaissance, mais il refusa tout salaire. « Mon principal salaire, dit-il, sera le plaisir d'obliger un galant homme et d'être utile à une famille respectable. Mais aussi, je n'entends me lier aucunement, car je veux retourner en Allemagne, si je peux en obtenir la permission. M. Olechowski fut sensible à ce procédé confiant et honnête, dont il ne m'a point mis dans le cas de me repentir ».

Le départ fut fixé à deux jours de là, et « une demi-tribu de tailleurs juifs » fut chargée de lui ajuster des habits du chanoine, qu'il ne s'agissait que de rétrécir, « car, dit Erasme, tous les avantages qu'il avait sur moi du côté de la taille n'étaient qu'en large. Je m'étais fait habiller pour l'hiver à Pétrikau, mais le chanoine ne me trouvait pas assez élégant pour vivre chez son frère qui, comme lui, voyait une nombreuse compagnie ».

Au jour marqué, il se mit en route, à la suite d'une caravane de quatre voitures, sous la conduite d'un économe, qui devait l'accompagner jusqu'à destination. Emmittoufflé de fourrures, les mains embarrassées d'un rouleau de plans et d'instruments de mesure, il franchit la frontière galicienne au nez des commis impériaux, qui le prirent pour un géomètre au service du chanoine, et le cinquième

(55) Sandomierz, chef-lieu de district de la province de Radom, sur la Vistule; appartient à l'Autriche de 1795 à 1809.

jour, après avoir traversé des forêts, des plaines immenses, et de rares villages bâtis en bois, il arriva sans encombre chez le *Magnifique Seigneur* ⁽⁵⁶⁾ (titre officiel des nobles polonais), qui résidait au village de Sienzo.

« J'étais venu, dit notre professeur, pour être maître d'école et, dès le lendemain, j'entrai dans la carrière. Il s'agissait seulement d'enseigner trois langues à trois enfants dissipés, qui ne voulaient ouïr parler ni d'application, ni d'études, et de les leur enseigner promptement, et sans livres, car j'eus beau en demander, on se contenta d'en promettre, sans jamais en faire venir...

» Cependant, je mis la main à l'œuvre, avec un zèle qui ne se démentit jamais... Je fis d'abord une ordonnance de police, par laquelle il était défendu au précepteur polonais, qui s'était chargé d'enseigner le latin, qu'il ne savait pas, de passer une partie du temps à boire, et à jouer aux cartes avec ses élèves, et cela, sous peine de dénonciation de ma part contre le maître, et de fouet contre les disciples, car on m'avait pourvu d'une triple lanière bien emmanchée, comme d'un instrument indispensablement nécessaire, et sans la vertu duquel rien n'irait. Je vis bientôt qu'on disait vrai. Ainsi, moi qui n'avais jamais donné une chiquenaude aux petits pâtres de mon catéchisme, me voilà fagottant, à grands coups d'étrivières, trois magnifiques seigneurs, dans un palais de Pologne.

» J'étais en haleine depuis 7 heures du matin jusqu'à midi, et depuis 2 heures jusqu'à 8 heures, et cela sans relâche, excepté le dimanche... »

Avec une impatience que l'on comprend aisément, notre exilé aspirait au moment où il pourrait revenir en Silésie. L'autorisation du ministère prussien lui fut notifiée à la fin de décembre, mais, pour ne pas mettre ses hôtes dans l'embarras, il remit son départ à l'automne suivant, et continua sa tâche ingrate et pénible. Un paquet envoyé de

(56) *Magnifique Domine*. Le latin était la langue officielle des Diètes polonaises.

Czarnowantz, et ouvert par la poste autrichienne, révéla sa présence à Siemno et lui fournit un honnête prétexte pour abandonner la place.

Invité à se présenter au district pour y justifier de sa présence, il fit ses adieux à la famille Olechowski, et au bon chanoine, qui était venu s'établir dans les environs. Celui-ci, après avoir tout fait pour le retenir, l'embrassa en pleurant et lui remit 200 ducats d'or⁽⁵⁷⁾. Le 12 mars 1797, le P. Le Sage quittait le Palatinat de Sandomir et au début d'avril, il était de retour à Czarnowantz.

31

ic

IV

Ici finissent les aventures d'Erasmus, mais non ses ennuis, car, en dehors d'Eusébie, il ne trouva en Silésie que des Allemands, trop différents d'éducation, de caractère et d'humeur, pour lui épargner les froissements inévitables de l'existence commune.

Il chercha une distraction dans l'étude, il acheva d'apprendre l'allemand, langue dans laquelle il prêcha chaque mois, avec autant de facilité que de fruit pour ses auditeurs, disent ses lettres testimoniales. Il commença aussi la traduction du volumineux *Manuel du catholique instruit des vérités et des devoirs de la religion*, du bénédictin tyrolien Hammer, dont il publiera une partie en 1817, sans nom d'auteur, sous le titre : *Exposition de la morale chrétienne*⁽⁵⁸⁾.

Le Concordat lui rouvrit les portes de sa patrie en avril 1802. Il rentra à Boquého, puis devint chanoine de Saint-Brieuc, mais ceci est une autre histoire. Il se voua à la

(57) Plus de 2.000 francs. Le ducat, au XVIII^e siècle, valait en Pologne de 11 fr. 62 à 11 fr. 89.

(58) 2 vol. in-12, chez Rusand, Lyon. L'ouvrage est traduit sur la 3^e édition allemande, 1797. La partie dogmatique, qui aurait compris trois volumes, est restée inédite chez l'éditeur Rusand.

prédication et se fit entendre dans les principales églises de Bretagne. Présenté pour une chaire de théologie à la Faculté de Rennes en 1813, il refusa⁽⁵⁹⁾, de même qu'en 1811 il aurait refusé la place de grand-vicaire que lui offrait le prince Maurice de Broglie, évêque de Gand. Il termina sa carrière apostolique en prêchant, en 1831, la station du Carême dans les deux paroisses de Brest. Venu à Paris en 1832, pour se faire opérer d'un ulcère cancéreux de la lèvre, il y trouva la mort la nuit du 4 au 5 septembre, victime de l'épidémie de choléra qui sévissait alors.

L'*Ami de la Religion*, dans son numéro du 29 septembre suivant, lui a consacré une longue notice biographique. On y lit : « M. Le Sage avait de l'esprit, de l'instruction, des mœurs tout à fait ecclésiastiques, du zèle; il aimait l'étude. Il avait formé une bibliothèque nombreuse et bien choisie⁽⁶⁰⁾. On peut regretter qu'il ait nui à ses bonnes qualités par une humeur contredisante, et par un peu de taquinerie et de causticité ». La lecture des lettres d'Erasmus à Eusébie, sans nous inspirer les mêmes regrets, n'est pas de nature à infirmer cette appréciation.

Hervé POMMERET.

(59) Cf. Mémoire adressé à M. le Préfet des Côtes-du-Nord le 6 mars 1813, par le chanoine Le Sage. Papiers de M. May.

(60) 3 600 volumes dit P. LEVOT, *op. cit.*